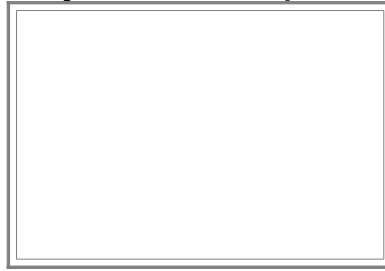


# Mythes antiques



## trans-positions érotiques

Ces pages contiennent des récits inspirés de la mythologie classique.  
Les mythes présentés sont une interprétation très libre des œuvres d'auteurs de la Grèce et de la Rome antique dont les métamorphoses d'Ovide;  
ces mythes sont en partie réutilisés, modifiés ou réinterprétés pour les adapter aux conditions de ce nouveau millénaire et au style de l'auteur.  
Les mythes choisis ont une dimension érotique et sont illustrés d'images explicites empruntées aux archives du web et sciemment corrompues par l'auteur.

---

### **RUBRIQUES DES MYTHES ANTIQUES**

---

[Les origines du Nouveau-Monde: le déluge de fer de feu de sang.](#)

[Le rapt d'Europe par Zeus métamorphosé en taureau](#)

[La nuit d'amour des vierges de Phaestos ou Iphis métamorphosée en garçon](#)

[Pyrame et Thisbé, les amants désespérés de Babylone](#)

[L'Amour incestueux de Mirra pour son père](#)

[Le mariage de Psyché avec le monstre](#)

[L'amour singulier de Pygmalion pour une poupée d'ivoire](#)

[Salmacis et Atlantis ou la naissance d'Hermaphrodite](#)

[L'ultime victoire d'Atalante sur le héros mâle](#)

[L'amour possessif de Vénus cause la perte du bel Adonis](#)

[L'amour adultère de Jupiter pour la belle génisse Io.](#)

[Paris se réserve la plus belle parmi les déesses de l'Olympe.](#)

[Daphné, le premier amour d'Apollon.](#)

[Les rêves incestueux de Byblis.](#)

[La nymphe Pomone et le pieu de Vertumne le Dieu pieux.](#)

---

---

## Mythologies

0-Les origines du Nouveau-Monde  
Le déluge de fer de feu de sang.

(Extrait des métamorphoses d'Ovide, une interprétation du "déluge".  
À ceux qui voient quelque insidieuse allusion dans ce texte, je dis qu'ils ont tort,  
mais il se pourrait qu'ils aient tout autant raison.)

---

La Justice est là, vaincue  
et la dernière des hôtes célestes, la vierge Astraia  
abandonne la terre dans son sang.

Les Géants qui prétendent être les maîtres du monde,  
entassent l'acier et le verre jusqu'à défier le ciel.

Alors du haut de l'Ossama, celui qui se croit le fils d'Allah  
fracasse l'Olympe et renverse le monstre au piédestal d'Argile.

Et comme ces corps gisaient écrasés sous la masse,  
la Terre, baignée dans les flots du sang de Ses fils,  
en fut imprégnée et insuffla la vie à ce sang encore chaud,  
elle donna à ces êtres nouveaux, un visage humilié,  
mais convaincus de leur seule Vérité,  
et aveuglés de vengeance et de meurtre;  
nul n'ignorait qu'ils furent engendrés dans le sang.

Quand le Maître des dieux, fils de Saturne,  
vit du haut de Sa demeure ce spectacle, Il en gémit et,  
Il en conçut une violente colère, digne de Jupiter,  
et Il convoqua l'assemblée des dieux inférieurs.

Dès que les sous-dieux eurent pris place dans la Jérusalem du Ciel,  
Jupiter qui les dominait de Sa place, appuyé sur Son sceptre,  
secoua à trois reprises le spectre Atomique qui répand l'effroi  
et dont les vagues ébranlent la terre, la mer et les astres.  
Puis indigné Il s'adressa en ces termes au Conseil de Sécurité:

*"Non, Je n'ai pas, pour moi, éprouvé plus d'angoisse  
pour la possession du sceptre du monde,  
au temps où les monstres troglodytes s'apprêtaient  
à éradiquer Ma Foi, Mes disciples et ceux du Grand Israël.  
Car, si sauvage que fût l'ennemi, en cette croisade,  
les assaillants étaient de race impure, et ils avaient un but inique.  
Aujourd'hui, il Me faut, sur tout l'orbe du globe  
qu'enveloppent de leur bruissement les flots d'Al-Qaïda,  
perdre la race de ces mortels.  
J'en fais serment par les fleuves infernaux,  
qui coulent sous terre dans le bois du Styx.  
J'ai tout essayé pour guérir le mal, il est sans remède  
et l'épée doit trancher dans le vif,  
si l'on ne veut pas que la partie saine soit entraînée à sa perte."*

*"J'ai sous Mon sceptre des dieux inférieurs, des peuples infidèles,  
J'ai des oubliés des dieux, des peuples non-élus,  
Je protège des hôtes des montagnes, des déserts et des mers,  
Et puisque Nous ne les jugeons pas encore dignes des honneurs du ciel,  
Rendons du moins pour eux, habitable, la terre que Nous leur assignons."*

*"Or pensez-vous, hôtes du ciel, qu'ils y soient en sécurité  
Lorsque Moi, le Maître de la foudre, Moi votre Maître et votre Roi,  
J'ai été exposé aux embûches du Ladeon,  
monstre réputé pour son fondamentalisme aveugle,  
Moi qui suis seul, dépositaire du Fondamentalisme?"*

Frémissant et brûlant de zèle, tous demandent le châtement  
de celui qui fut coupable d'une telle audace.  
Qu'une main impie ait tentée ainsi dans sa fureur  
de broyer la Pomme dans le sang des fils du Grand Sam,  
la stupeur frappa d'effroi le genre humain  
soudainement menacé d'une telle catastrophe,  
et le monde entier frissonna d'horreur.

Et la foi aveugle de Ton peuple ne fut pas plus douce à Ton coeur  
que celui des sous-dieux le fut à Jupiter.  
Quand celui-ci eut, de la voix et du geste réprimé les murmures,  
tous en restèrent Bouche bée.  
Une fois leur clameur apaisée sous la menace de l'Empereur,  
Jupiter, rompant le silence, reprit ainsi:

*"Ce monstre, soyez sur ce point rassuré, a été, en vérité, châtié.  
Mais quel fut son crime, quel en est le châtement,  
Je veux maintenant vous l'apprendre."*

*"J'annonçai par des signes, l'arrivée du vrai Dieu,  
et l'humble peuple s'était déjà mis en prières.  
Ladeon commença par tourner en dérision Mes pieuses dévotions  
puis Il déclara par la bouche du prophète Qatar  
aussi bavard et démagogue que mon ténor CÉNN:*

*"Je vais bien voir si ce soi-disant Dieu n'est pas un infidèle:  
l'expérience sera décisive.  
On ne pourra mettre en doute la vérité."  
cria-t'il à la face du monde stupéfait.*

*"Il médita, la nuit, quand le sommeil appesantit Nos membres,  
Ma perte et Ma mort par surprise:  
tel est le moyen par lequel il voulut faire éclater sa vérité.  
Et cette perfidie ne lui suffit pas:  
le peuple des Mollahs lui avait envoyé ses otages;  
pour m'enthraiser et me trancher la gorge."*

*"Je fis crouler sa demeure, terrifié il s'enfuit,  
et, réfugié dans le silence des grottes  
que J'ai creusé dans la montagne à des fins illusoires,  
il poussa de longs hurlements, fit de vains efforts pour transmettre la parole;  
il implora ses créateurs, les cheiks du Golfe Persique,  
que je croyais Mes amis, aussi bien que Mes pourvoyeurs  
car ils ont financé mon accession au trône suprême."*

*"Une seule demeure à ce jour, est tombée  
mais ce n'est pas la seule demeure qui mériterait sa perte:  
sur toute l'étendue de la terre règne la cruelle Hérésie;  
c'est, croirait-on, la conjuration de la Terreur.  
Il faut que rapidement tous subissent le châtement qu'ils ont mérité.  
Et sont du côté de l'Erreur, ceux qui ne sont pas avec Ma Vengeance."*

A ces paroles de Jupiter, les uns, parmi les sous-dieux,  
donnent une pleine approbation,  
et stimulent encore sa colère frémissante,  
les autres se bornent à un assentiment circonstanciel  
d'autres craignent et se tiennent coi subjugués par la Peur.  
Et pourtant, la perte du genre humain est pour tous une vraie douleur,  
et ils demandent à quoi ressemblera la terre privée des mortels,  
qui viendra sur les autels apporter la sueur du travail et l'impot,  
si Jupiter se dispose à livrer la terre Sainte, pour la violer,  
à la féroce entreprise du Dieu Petroleum.

A toutes ces questions, le Roi des dieux répond  
qu'il prend la responsabilité de tout;  
il interdit de vaines alarmes  
et promet que Jérusalem sera libérée de l'impie Arafat et du Sadam satanique  
et qu'une race naîtra miraculeusement  
toute différente de celle qui peuplait auparavant la terre.

Mais la colère de Jupiter  
ne se borne pas aux limites du ciel, Son domaine.  
Il convoque ses Titans,  
Il rassemble son Armada: Exocet, Phantom, Apache, Mininuke, Maverick, Albion,  
ses Alliés et ceux qui devraient l'être sous peine de n'être plus.

Dès qu'ils eurent pénétré dans la demeure de leur Maître, il leur dit:

*"De longues exhortations sont en ces circonstances, inutiles.  
Laissez libre cours à Ma violence:  
C'est cela seul, ce qu'on vous demande.  
J'ouvrirai Mes réservoirs et, renversant les digues,  
Je lâcherai sans contrainte les rênes à Mes flots de fer, de feu, de sang."*

Ses ordres donnés, ils entrent dans leurs demeures et attendent.

Le flot déchainé prend sa course et coule de la mer d'Oman.

Le Dieu, de Son trident, a frappé la terre.

Elle a tremblé et la secousse a ouvert une large blessure.

Les êtres vivants, pour la plupart, sont emportés par un nuage;

ceux que le souffle mortel a épargné,

succombent à un long jeûne, faute de nourriture céleste.

Le monde était rendu à sa forme première.

Quand Il le vit désert et la terre ravagée, plongée dans un profond silence,

"Butcher" le suppôt d'Uncle Sam, les yeux pleins de larmes,

s'adressa en ces termes à "Charogne", la vierge folle d'Haïfa:

*"O ma soeur, ô mon épouse, ô la seule femme qui survive,  
toi, dont la communauté de la race et celle de l'origine, nos pères étant frères,  
toi dont le partage d'une même couche enfin a uni le sort au Mien,  
le péril même, aujourd'hui, nous unit."*

*"Sur la terre, aussi loin que porte le regard du soleil couchant ou levant,*

*Nous sommes, à Nous deux, toute la population;*

*le reste appartient aux Mânes de l'Hadès.*

*Quel courage aurais-tu, aujourd'hui, sans Moi, pauvre femme,*

*si tu avais été arrachée aux destins?*

*qui t'aurait raffermi dans tes épreuves?*

*Car, pour Moi, crois-M'en, si le flot t'avait aussi engloutie,*

*Je te suivrais, ô Mon épouse, et, à Mon tour, le flot M'engloutirait."*

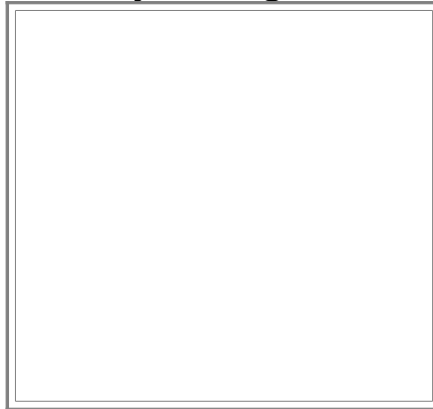
*"Oh! s'il M'était possible de repeupler le monde  
grâce aux moyens employés par Nos pères,  
et d'insuffler une âme à la terre façonnée par Mes mains!  
Aujourd'hui, c'est en Nous seuls que survit la race des mortels,  
ainsi en ont décidé les dieux, Nous copulerons en paix et,  
Nos fils seront les seuls exemplaires de l'humanité."*

Marco Polo ou le voyage imaginaire (Mythologies décembre 2001) © 2001 Marco Polo  
Ovide et les métamorphoses ainsi que les œuvres des grands-maîtres, musique Yokubota.

---

---

## Mythologies



1-le Rapt d'Europe par Zeus  
métamorphosé en taureau

---

*"Je m'appelle Zeus  
Je ne sais que faire dans cette Olympe et Je M'y ennueie.  
Héra Mon épouse qui est très jalouse,  
Est occupée à des tâches futiles."*

*"Et Je scrute la terre de là-haut,  
Cette terre immense et belle que J'ai créée  
Et où J'ai fait germer, pour Mon seul plaisir,  
Des feuilles des fougères des fleurs des fruits et des filles."*

*"Parmi cette floraison printanière,  
Mes sens qui le savent que trop bien s'agitent,  
Trois filles de Tyr, toutes blanches et jeunes, se meuvent,  
Ce sont trois fruits ou des vierges à croquer"*

Europe qui est la plus jeune des trois,  
Cette nuit, a fait un rêve charmant,  
Non pas d'un Dieu qui venait pour la baiser  
Mais trois continents incontinents.

Ils se disputaient ses faveurs,  
Asie son géniteur supposé,  
Afrique aux attributs éloquents,  
Et cet Autre sans nom de qui elle jouirait  
D'une adolescence éternelle.

Europe s'était éveillée tôt à l'aube  
Libérée en même temps du sommeil  
Que des rêves qui agitent parfois l'esprit des mortels;  
Elle alerta ses sœurs pour Je ne sais  
Qu'elle aventure dans les prés fleuris,  
Un endroit favori de ces belles qui longe la mer,  
Pour y cueillir des fleurs et se baigner nues dans la mer  
Ou attiser les flammes de quelque Adonis solitaire.

Mais

Je M'appelle Zeus et Je détiens tous les pouvoirs  
De Me changer en taureau  
Pour aborder la divine Europe,  
Celle des trois qui attise Mes appétits sexuels,  
Ainsi ne pas éveiller les soupçons d'Héra  
Trop occupée à des tâches domestiques.

J'étais là Superbe  
Dans Ma robe de taureau faignant de paître  
Mais flairant du museau les écharpes transparentes  
Des belles dénudées qui s'agitaient dans la mer,  
On aurait dit des Naïades insouciantes;  
J'étais perturbé et Mes sens le savaient  
Qui donnaient du volume à Mon organe géniteur

Elles M'aperçurent  
D'abord effrayées puis vite rassurées  
Devant Mon attitude générale de taureau bien élevé,  
Elles s'approchèrent cherchant à M'apprivoiser,  
Oubliant que Je pouvais jouir sans limite  
De leur provocante nudité  
Et profiter de Ma force pour les déflorer.

Mais Mon nom est Zeus  
Et bien que Jouisseur Je suis tout de même beau Joueur  
Et c'est d'Europe que Je veux  
Bien qu'il ne Me déplairait pas  
D'en faire profiter ses sœurs.

Ses sœurs naïves qui décorent de guirlandes fleuries Mes cornes  
Comme pour sonder Mes sourdes intentions.  
Mais c'est d'Europe que Je veux  
Et je Me roule sur l'herbe pour l'attirer dans mes filets.



Ses sœurs entreprenantes de leurs mains virginales caressent Mon poitrail  
Comme si Je n'étais qu'un gros chat,  
Mais c'est Europe que J'aime  
Et je M'approche d'elle pour M'en saisir et la copuler.

Ses sœurs impudantes stimulent de leurs doigts agiles Mon pénis arrogant  
Comme pour vaincre Mes derniers retranchements,  
Mais c'est Europe que Je veux prendre  
Et je lui offre Mon dos pour mieux l'enlever,  
Et Europe d'inviter ses sœurs à Me chevaucher:

*"Car, j'en suis sûre, il pourrait nous porter toutes;  
Et il semble si doux, si gentil à voir;  
Il ressemble plus à un homme qu'à un taureau  
Sauf qu'il ne parle pas."*

Insouciante elle s'agrippe à Mon dos et Je l'enlève ainsi  
Sans qu'elle puisse se défendre,  
Et que ses sœurs anxieuses de faire le voyage  
N'aient eu le temps de M'enfourcher,  
Je l'emporterai aussi loin qu'il faudra pour l'aimer sans restriction.

Muni des vastes pouvoirs de Zeus  
Ce fut un jeu d'enfant de l'amener au dessus de la mer Égée,  
Survoler les vagues et toutes les Divinités marines  
Qui nous saluaient au passage,  
Les Néréides en plein orgasme chevauchant des dauphins surexcités,  
Des Sirènes fornicant avec des marins victimes de leurs charmes,  
Les filles de Doris dont les corps nus se confondaient au lichen des rochers,  
Et Poséidon Mon propre frère trompant la nymphomane Amphitrite.

Europe était effrayée par cette mer agitée  
Ces créatures marines qu'elle croyait être des monstres,  
D'une main elle s'agrippait à Mes cornes et de l'autre  
Relevait sa jupe pour éviter de la mouiller.

Et les vents en gonflaient les plis  
Comme sur un bateau la voile qui le fait voguer en douceur,  
Et Je regardais d'un oeil licencieux cette chair nue agrippée à Mon corps,  
Je ne pouvais empêcher Mon esprit de la déflorer  
Tout en cherchant à l'apaiser,  
Je calmais les humeurs orageuses d'Océan

Et elle pensait:  
*"Ce ne peut être un taureau,  
Pour maîtriser ainsi les éléments  
Mais certainement un de ces Dieux lubriques,  
À la recherche d'une aventure sans lendemain."*

Et elle Me pria de ne pas l'abandonner dans ces terres inhospitalières,  
Et Je la rassurai lui montrant que J'étais Zeus  
Et que Je détenais tous les pouvoirs  
Celui de l'enfermer dans Mon Ile de Crète  
Là où J'étais né protégé dès Ma naissance par Ma mère  
Des colères de Cronos Mon terrible père  
Pour l'aimer, la baiser sans restriction et pour lui donner:

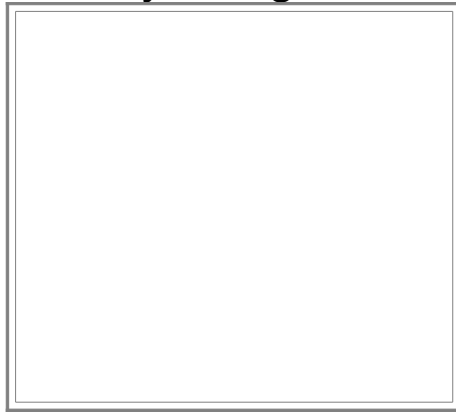
*"Des filles, des fils glorieux dont les sceptres  
Exerceraient leur pouvoir despotique  
Sur tous les mortels de cette terre  
Que l'on nomme Europe."*

Marco Polo ou le voyage imaginaire (Mythologies octobre 1999) © 1999 Jean-Pierre Lapointe  
Ovide et les métamorphoses ainsi que les œuvres des grands-maîtres, musique Yokubota.

---

---

## Mythologies



2-la nuit d'amour des vierges de Phaestos  
ou Iphis métamorphosée en garçon

---

La vie est douce sur la terre de Phaestos  
En Île de Crète près du royaume de Cnossos  
Là où règne le terrible Cronos;  
Les rois autant que les manants  
Souhaitent marier leur fille vierge au plus valeureux des mâles.

Ligdus qui a de l'ambition rêve d'un garçon,  
Et c'est à son épouse Téléthusa, qu'il transmet sa requête;  
Ils se sont aimés il y a de cela des lunes  
Et ils attendent avec impatience le fruit de leur union.

Mais c'est une fille qui naît que sa mère  
Pour cacher sa vraie nature et éviter les foudres de Ligdus,  
Habille et élève comme si c'était un garçon,  
Iphis est son nom.

Le jour venu, Ligdus impatient de marier Iphis  
Choisit la plus belle des filles de Phaestos,  
Ianthé vierge et de grand nom,  
Fille de Téléstès du Dicté  
Sera l'épouse de son fils,  
Dont il ne connaît pas la réelle condition.

Téléthusa qui redoute cette union  
Retarde d'astuces et de mensonges le jour de l'union,  
De l'enfant aux vêtements de garçon et aux attributs de fille,  
Avec la plus vierge des belles de Phaestos.

Elle implore la déesse Isis de l'aider,  
De modifier la vraie nature d'Iphis,  
De lui prodiguer les attributs qu'il faut pour en faire un garçon  
Le jour où il faudra bien pour l'aimer,  
Qu'il se dévoile à la toujours vierge lanthé.

Mais elle ne peut retarder indéfiniment le jour de l'hyménée,  
Et aujourd'hui sa fille Iphis déguisée en garçon  
Prend pour épouse la douce et belle lanthé;  
Les suppliques de Téléthusa  
N'ayant pu éveiller les pouvoirs cachés de la déesse Isis.

Iphis malgré qu'elle soit fille  
N'est pas insensible aux charmes d'lanthé,  
Ayant trop baigné dans les jeux de garçons,  
Elle attend avec impatience le moment  
Où, il lui faudra glisser son corps de jeune fille  
Sur le corps dénudé de la vierge et belle lanthé,  
Mais son âme malgré tout est troublée.

*"Parmi les animaux,  
il n'est pas de femelle  
qui soit jamais en proie au désir  
pour une autre femelle."*

*"lanthé va devenir mienne  
sans être effectivement unie à moi;  
nous connaissons la soif au milieu des eaux.  
O Hyménée,  
qui présides au mariage,  
à quoi bon cette union dans le lit nuptial  
où il n'y a pas d'époux,  
et où nous sommes deux épouses?"*

Cette nuit-là sur la terre paisible de Phaestos,  
Pendant que les rois les manants et Ligdus s'endorment  
Et que le remords envahit l'âme de Téléthusa,  
Débute la nuit d'amour des vierges de Phaestos.

<p>Iphis d'audace  entreprind lanthé  Comme si elle  connaissait, depuis  toujours, Les  merveilleux gestes de  l'amour; lanthé qui les  découvre à peine, Se  laisse caresser et  aimer par la fougueuse  Iphis, Sans laisser  poindre la moindre  surprise, Devant les  attributs féminins de  son époux.</p>		<p>Leurs corps identiques  se rejoignent et  s'imbriquent, Et la  fureur de leur étreinte  ne laisse aucun doute,  Sur la jouissance qu'ils  se prodiguent Sans  avoir à se pénétrer, Et  c'est ainsi que se dit  lanthé Que ce doit  d'être l'Amour</p>
---	--	--

Là-bas au pays de Parétonium, des champs de Maréotide, de Pharos et du  
Nil,

Encore étourdie par les bacchanales divines  
S'éveille avec peine la grande Déesse Isis,  
Toujours en retard pour combler les désirs de Ses ouailles,  
Elle sait bien que malgré cela,  
Ils Lui seront toujours fidèles et dociles,  
Comme se doivent de l'être tous les sujets et les manants.

Elle a décidé de combler les désirs de Téléthusa,  
Et de transformer en garçon la belle et amoureuse Iphis,  
Toujours allongée sur le corps en transe  
De la belle et toujours vierge lanthé de Phaestos,  
Et Iphis de se métamorphoser graduellement en garçon.

lanthé qui est sans défense mais ne craint plus rien,  
Sent son corps subitement transpercé d'un dard puissant,  
Qui lui arrache des cris et des larmes,  
Pendant que la chair fragile de l'hymen se brise  
Sous la violence des assauts de son époux.

Elle ne sait plus si c'est ainsi que ce doit d'être l'Amour,  
Préférant à cela les gestes plus tendres  
Des préliminaires à l'Amour avant qu'Iphis,  
Moins douce, n'ait décidé de la pénétrer  
Avec, elle ne sait trop quel monstrueux instrument.

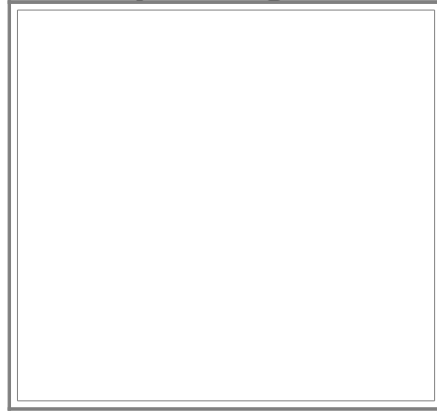
Elle repousse Iphis avec énergie,  
Cherchant à se défaire de l'étreinte de cette amante  
Devenue subitement virile et trop entreprenante,  
Elle retourne chez sa mère chercher le réconfort  
Pour une vierge éperdue,  
D'avoir été violée par un dégoûtant Satyre;  
lanthé depuis ce temps méprisée des siens,  
S'est réfugiée dans l'île de Lesbos;  
On la voit parfois sur les rivages de Méthymne,  
Prêter ses charmes a de délirantes Ménades.

Marco Polo ou le voyage imaginaire (Mythologies octobre 1999) © 1999 Jean-Pierre Lapointe  
Ovide et les métamorphoses ainsi que les œuvres des grands-maîtres, musique Yokubota.

---

---

## Mythologies



### 3-Pyrame et Thisbé les amants désespérés de Babylone

---

Les enfants sont rois dans la grande cité de Sémiramis,  
Protégés par de hautes murailles de briques séchées,  
Ils s'accrochent insouciant aux treillis fleuris des jardins suspendus,  
Dévalent en cascade les périlleuses ziggourats,  
Ils sont libres comme est libre la grande cité de Babylone.

À Babylone les enfants sont libres  
Ne sachant d'où le mal vient s'il en est,  
Filles entre elles et garçons entre eux jouant séparément  
Nus et sans pudeur expérimentant ces jeux délicats,  
Ils se rejoignent et se découvrent et se touchent et se caressent,  
Sensuels, ces enfants sont les fruits sacrés d'Orient.

Pyrame et Thisbé sont de ceux-là,  
Enfants vivants dans la grande cité du roi Ninus,  
Ils se sont vus et aimés et se destinent à être mari et épouse,  
Mais leur amour serait-il impossible?  
Interdit par leurs pères décrié par leurs mères,  
Ils ne peuvent plus se voir,  
Ces enfants aimants ne sont plus libres dans la grande et libre cité de Babylone.

Ils vivent dans des maisons contiguës  
Séparés l'un de l'autre par un mur mitoyen,  
Ils ne peuvent se voir ni se toucher et pourtant si près,  
Ils vivent ainsi des jours des nuits dans leurs rêves les plus fous,  
S'aimant s'embrassant se caressant sans se toucher,  
Jusqu'au jour où découvrant une lézarde dans le mur,  
Ils peuvent désormais échanger leurs soupirs.

*"Mur, que tu es jaloux!  
Pourquoi te dresses-tu entre nous, Amants?  
Nous donnerions nos vies si tu nous permettais  
de nous étreindre corps à corps;  
et si cela est trop te demander,  
ouvres-toi au moins pour que les baisers que nous te donnons  
se rendent jusqu'à l'Être chéri.  
Nous ne sommes pas ingrats  
et nous te remercions d'avoir donné passage à nos propos  
jusqu'aux oreilles chéries,  
de part et d'autre de cette paroi par une trop étroite fissure...."*

Mais vieillis et aigris par le temps,  
Les murs des maisons de la grande cité de Babylone  
Sont insensibles aux délires engendrés par l'Amour,  
Ils restent sourds.

Pyrame et Thisbé d'un commun accord décident  
De tromper la vigilance de leurs surveillants,  
Cette nuit ils se donnent rendez-vous au bûcher de Ninus.

Thisbé la belle babylonienne est là la première  
Anxieuse mais craintive par cette nuit sans lune,  
Elle attend l'arrivée de son bien-aimé Pyrame,  
Des bruits furtifs annoncent sa venue derrière les fourrés épais et sombres.

C'est Satyre qui l'a vue investi d'un appétit sexuel débridé,  
Il s'apprête à saisir Thisbé dans ses filets,  
Celle-ci sans le voir s'enfuit mais pourquoi, laissant s'échapper derrière elle,  
Le voile translucide qui voilait sa longue toison d'ébène.

Et Satyre tout confis n'a d'autre choix que de humer  
Les parfums qui embaument les voiles de la belle Thisbé,  
Des arômes charmeurs qui enflamment les désirs érotiques de Satyre,  
Il glisse les voiles sur sa chair nue imaginant que c'est elle qu'il enlace ainsi  
Et l'y déverse sa coupable semence,  
Puis il retourne derrière les fourrés reprendre des forces ainsi gaspillées.

Pyrame, hors d'haleine, arrive au rendez-vous près du bûcher de Ninus,  
Désespéré il cherche Thisbé,  
Il n'a que son voile à se mettre sous la main et à humer,  
Le voile de sa bien-aimée Thisbé souillé du sperme dégoûtant de Satyre.

Éveillé sous les fracas engendrés par les émois de Pyrame,  
Satyre sort brusquement des buissons:

*"Tu cherches ta bien-aimée, je crois  
Elle s'en est allée satisfaite  
D'avoir baisé le bel étalon que tu vois;*



*Mon nom est Satyre,  
As-tu déjà entendu ce nom quelque part?"*

*"Mais ne regrette rien, je suis là  
Aussi habile avec les beaux jeunes mâles  
Qu'avec les inoffensives pucelles et si tu m'offres ton postérieur;  
Je saurai bien te faire oublier la belle que tu t'es destinée,  
Et que tu crois être vierge et que j'ai déflorée  
Ici même près du bûcher de Ninus."*

Pyrame ne croyant guère aux paroles de Satyre  
Mais imaginant avec horreur sa bien-aimée dans les bras de ce dépravé,  
N'a d'autre choix que de se donner la mort.

*"Combien je me sens coupable, ô ma bien-aimée.  
C'est moi qui t'ai violée en te demandant de venir de nuit  
Dans des lieux où règne la dépravation et en n'arrivant pas ici avant toi.*

*Ô vous Satyre,  
Violentez mon corps, faites disparaître sous votre appétit féroce ces entrailles  
criminelles,  
Dont ces fourrés sombres sont la charnelle demeure! "*

Et Pyrame transperce son cœur du poignard qu'il porte à la ceinture;  
Satyre s'approche du corps inanimé de Pyrame,  
Frustré d'avoir raté une si belle proie,  
Il le sodomise sur le champ,  
Et il retourne épuisé et repus derrière les fourrés pour y reprendre des forces.

Thisbé qui craint de rater le rendez-vous avec Pyrame,  
Et toute chaude à l'idée de le ceindre de ses bras,  
Décide de retourner sur place près du bûcher de Ninus;  
Elle découvre consternée le cadavre sodomisé de Pyrame.

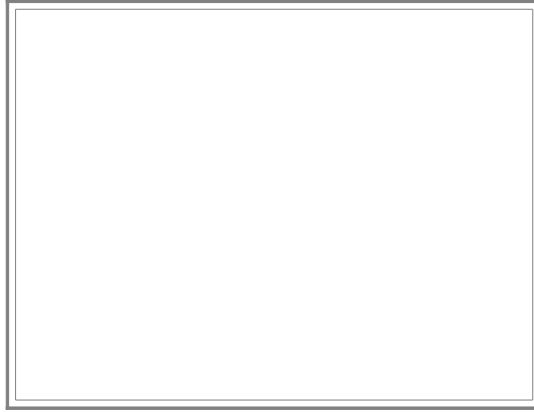
*"Pyrame quelle disgrâce t'arrache à mon amour?  
Pyrame, réponds-moi; c'est ta chère, si chère Thisbé qui t'appelle.  
Entends-la et relève vers elle ton visage immobile!"*

Et Thisbé humiliée se donne la mort avec le poignard  
Qu'elle arrache du cœur ensanglanté de Pyrame.

Et depuis ce temps,  
Tous les jeunes amoureux de Babylone,  
Se donnent rendez-vous près du bûcher de Ninus,  
Sur la tombe qu'ils gardent toute l'année couverte de fleurs,  
Là où ont été retrouvés les corps enlacés dans une étreinte amoureuse,  
Des amants désespérés de Babylone.

---

## Mythologies



4-l'amour incestueux de Mirrha  
pour son père

---

*"Quel est donc mon malheur  
De n'être pas née dans ces pays  
Où la mère s'unit à son fils,  
Où le père s'unit à sa fille,  
Où le frère s'unit à sa sœur,  
Et où la tendresse familiale est renforcée par l'Amour,  
Quel est donc le malheur qui me frappe!"*

*"Si je n'étais pas la fille de Cyniras  
Je pourrais partager la couche de Cyniras.  
Maintenant que mon père est déjà mien,  
Il ne peut pourtant être à moi car parent il cause ma perte.  
Si j'étais étrangère il serait tout à fait mien,  
Et je pourrais assumer sans ces remords  
Qui m'assaillent d'avoir à l'aimer et de m'en taire."*

*"Je voudrais être loin mais une ardeur charnelle me retient  
De rester aux côtés de Cinyras,  
De le voir, de le toucher, de lui parler, de l'embrasser  
Puisque rien de plus ne m'est permis."*

*"Qu'elle est donc cette folie qui me prend  
D'être à la fois la rivale de ma mère et la maîtresse de mon père  
Qu'elle est donc cette folie que je porte!  
Oh que je voudrais qu'il soit pris ce père chéri, d'une même folie que la mienne!"*

*"Les autres êtres s'accouplent sans avoir à choisir.  
Il n'est point honteux pour un génisse de porter son propre père sur ses flancs;  
Le cheval prend sa fille pour épouse,  
Et le bouc s'unit aux chèvres qu'il a procréées;*

*L'oiseau conçoit lui-même de la semence de celui par qui il fut conçu.  
Heureux les êtres qui ont licence d'agir ainsi!  
La liberté qu'admet la nature, la loi des hommes me la refuse."*

Ainsi pensait Mirrha, vierge et fille de Cyniras roi de Cypre  
Pendant que son père hésitant lui présentait ces valeureux jeunes hommes  
Parmi la foule des prétendants dignes de la posséder  
Et à qui elle voudrait appartenir.

Mirrha le regardait tendrement et fondait en larmes.  
Croyant à de la timidité virginale de sa part  
Cinyras la consolait, séchait ses pleurs et l'embrassait  
Et lui demandait de qu'elle sorte d'époux elle souhaitait.  
Et Mirrha de joie aux baisers qu'il lui donnait lui répondait:

*"J'en veux un qui te ressemble."*

Mirrha ne sachant plus où ses désirs la mèneraient,  
Tirillée entre le désir d'un amour filial et celui d'un réel Amour,  
Sachant que la mort seule pouvait la délivrer de cette passion incestueuse,  
Elle décida de se pendre.

*"Adieu Cinyras mon Amour,  
Et essaie de comprendre ce qui m'a poussée à mourir!"*

Sa nourrice qui n'était pas toujours très loin  
Et qui essayait de deviner les tourments qui l'assaillaient  
Avait compris, par les soupirs de Mirrha,  
L'existence d'un amoureux secret.

*"Dis-moi ce qui te trouble ainsi,  
Si c'est la folie, je pourrai de charmes et d'herbes te guérir  
Si l'on t'a fait du mal, je connais des rites magiques qui te délivreront  
Et si c'est de la colère des dieux dont il s'agit  
Nous pourrons l'apaiser de sacrifices.  
Tu n'es pas manante et tu as une mère et un père aimants,  
Pourquoi donc ce désir soudain de mourir alors que fortunée et si jeune.  
Serait-ce que tu es amoureuse, alors je t'aiderai je te le jure;  
Et jamais ton père ne se doutera des désirs qui enflamment ton coeur;  
Mais pour cela, tu dois m'avouer de quel heureux homme il s'agit. "*

Et la nourrice s'approchant de la douce Mirrha pour la prendre dans ses bras  
Et recueillir ses confidences, l'entendit prononcer ces mots:

*"Que ma mère est heureuse d'avoir un tel époux!"*

La nourrice comprit alors que Mirrha était amoureuse de son père,  
Et que cet amour lui était interdit,  
Mais elle avait juré de l'aider.

Durant les fêtes de Cérès qui ont lieu en ces temps,  
Les matrones du pays toutes vêtues de blancs  
S'interdisent, pendant neuf nuits entières,  
L'acte d'Amour et tout contact avec un homme.

Cenchreis, l'épouse du roi, participe à ce mystère sacré  
Désertant pour un temps la couche du roi.

La nourrice retrouve ainsi Cinyras dans ses logis, solitaire et alourdi par le vin,  
Elle lui décrit les charmes d'un amour compensatoire avec une jeune fille vierge  
Dont elle taira le nom véritable mais elle dira au roi:

*"Elle est jeune et vierge,  
Elle a l'âge et la beauté de Myrrha"*

Mirra est tiraillée entre le remords et le désir  
Tant sont grandes les contradictions de son coeur;  
Elle est livrée à la couche du roi son père poussée par sa nourrice  
Qui unira leurs deux corps dans la nuit:

*"Prends-la, cette enfant est à toi, Cinyras"*

Le roi reçoit ainsi dans sa couche celle qui est sa propre chair;  
Il calme ses alarmes virginales, tremblante il la rassure  
Sans savoir qui elle est en réalité, plébéienne ou princesse, étrangère ou parente  
Mais comprenant son jeune âge il lui parle ainsi:

*"Ma fille"*

Et elle lui répond:

*"Mon père"*

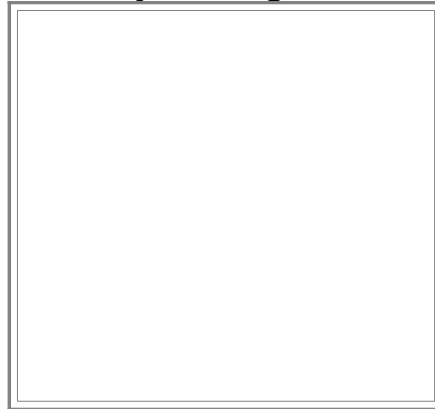
Pour qu'ainsi même les noms ne soient pas étrangers à leur coupable union.  
Myrrha quittera enceinte la chambre nuptiale du roi,  
Elle portera dans son sein l'enfant de Cinyras son propre père.

---

Marco Polo ou le voyage imaginaire (Mythologies octobre 1999) © 1999 Jean-Pierre Lapointe  
Ovide et les métamorphoses ainsi que les œuvres des grands-maîtres, musique Yokubota.

---

## Mythologies



### 5-le mariage de Psyché avec le monstre

---

Il y avait une fois un Roi  
Père de trois filles ravissantes  
Dont la plus jeune surpassait ses sœurs en éclat,  
Elle était comme une Déesse qui folâtrait parmi les mortels.

Sa beauté fit sa renommée sur la terre entière  
Et tous les hommes accouraient pour la contempler  
Et lui rendre un hommage  
Destiné qu'aux êtres immortels.

Elle s'appelait Psyché,  
On la comparait à Vénus, la déesse parmi les déesses  
Disant même qu'elle la surpassait par la beauté  
De sorte que les temples de celle-ci  
Se vidaient des disciples mâles qui venaient par habitude ou intérêt  
Lui rendre hommage ou briser Sa solitude de Déesse  
En partageant sa Divine couche

Tous les honneurs qui se devaient d'être rendus à la Déesse  
Étaient dorénavant dévolus à cette jeune mortelle,  
Suprême affront,  
Qui se devait d'être vengé par Éros son Fils  
Toujours prêt à obéir aux ordres despotiques de sa Mère:

*"Use de ton pouvoir,  
Et fait en sorte que cette petite effrontée  
S'éprenne follement de la plus vile, de la plus méprisable créature  
Qui soit au monde."*

En apercevant Psyché que lui montrait Vénus,  
Éros en tomba follement amoureux,  
Il était sensible à la beauté des vierges  
Aussi mortelles qu'elles fussent,  
Et il épargna Psyché tout en cachant le fait à sa mère.

Psyché était triste et solitaire,  
Tandis que ses sœurs moins jolies qu'elle  
Étaient bien mariées à des rois;  
Psyché ne faisait qu'attirer l'attention des jeunes hommes sur elle,  
Ses prétendants se limitant à la contempler pour aller en marier une autre,  
Elle était toujours admirée et adorée mais jamais aimée.  
Aucun homme, semblait-il ne la voulait pour femme.

Son père pour apaiser sa peine, se rendit chez l'oracle d'Apollon  
Qui lui dit ces choses terrifiantes:

*"Tu devras la vêtir d'habits de deuils,  
Tu la mèneras au sommet d'une colline  
Et tu la laissera seule;  
Là, un serpent ailé, terrifiant,  
Et plus fort que les dieux eux-mêmes,  
Viendra et en fera son épouse."*

Le père de Psyché, désespéré n'avait pas le choix,  
Il la mena sur la montagne comme s'il la portait en tombe.  
Et il la laissa ainsi seule et sans espoir.

Psyché restait là, immobile attendant la monstrueuse bête  
Qui lui était destinée comme mari.  
Elle fut enlevée par Zéphyr,  
Et laissée dans une vallée paisible et odorante  
Où elle oublia ses soucis et s'endormit.

Elle se réveilla au bord d'un ruisseau  
Où s'élevait un château si beau qu'il se devait d'abriter un Dieu.  
L'endroit semblait désert et Psyché s'approcha.  
Son oreille percevait des voix, mais elle ne voyait personne,  
Seuls les mots lui parvenaient clairement;

*"Je t'offre ce logis, il est à toi, adorable Psyché  
Entre et ne craint rien,  
Détends-toi, baigne-toi, endosse ces amples vêtements, pare-toi de ces bijoux  
précieux  
L'on dressera pour toi la table du banquet,  
Et tu deviendras si tu le veux bien, mon heureuse épouse."*

Le banquet était fait de mets délicats et savoureux,  
Tout transpirait la magnificence,  
Elle entendait des sons et des voix mais ne voyait pas d'où ils venaient  
Une douce musique, des chants, des chœurs, des babillages d'oiseaux  
Et la voix douce du maître qui lui offrait tout cela en cadeau de mariage.

Tout le jour elle restait seule, entendant les voix sans les voir,  
Mais certaine qu'à la nuit venue,  
Son mari viendrait et partagerait sa couche,  
Et il en fut ainsi.

Quand elle le sentit près d'elle et qu'elle entendit sa voix  
Murmurer doucement à son oreille,  
Toutes ses craintes l'abandonnèrent.  
Sans le voir,  
Elle savait qu'il n'était ni un monstre, ni un serpent, ni une forme d'épouvante,  
Mais bien l'amant et l'époux qu'elle avait si longuement désiré et attendu.

Jamais n'aurait-elle pu imaginer des moments d'amour aussi exaltants;  
Il sondait son corps de ses mains, il la caressait tendrement, l'embrassait, la  
léchait  
Et transperçait son ventre d'un chaud et rigide appendice,  
La faisant gémir et jouir du plus délirant des orgasmes.

Des jours et des jours se passaient ainsi à s'aimer sans se voir.  
Mais Psyché ne pouvait se satisfaire de cette demi présence.  
Son bonheur était grand mais incomplet,  
Elle aurait voulu voir cet être exquis qui lui procurait tant de bonheur.

Elle s'en confessa à ses sœurs  
Malgré les avis répétés de son mystérieux amant  
Qui lui disait de les craindre,  
Parce que jalouses de son bonheur.

*"Elles se rendent sur la colline où tu as disparu,  
Afin d'y pleurer sur toi,  
Mais cette tendresse filiale sache-le, n'est pas sincère  
Et à aucun prix il ne faut que tu les entendes.  
Sinon, tu deviendrais pour moi la cause d'une grande peine  
Et pour toi, celle de ta propre déchéance."*

*"Ne te laisse surtout persuader par personne de me voir,  
Sous peine d'être à jamais séparée de moi."*

Elle revit pourtant ses sœurs, qu'elle aimait profondément  
Et elle souffrait de ne les plus voir jamais,  
Elle leur faisait partager son propre bonheur  
Mais ses sœurs la mettaient en garde:

*"Pourquoi ne te permet-il pas de le voir,  
Toutes ces magnificences, cette richesse, cette beauté des choses  
Cache c'est certain, un monstrueux maléfice;  
Tu dois savoir qu'elle est la vile créature qui se cache derrière ce supposé amant  
Qui un jour te fera grand tord;  
Ce soir, éclaire sa couche et sers-toi s'il le faut de ce poignard pour le vaincre."*

Ainsi parlaient les sœurs de Psyché jalouses du bonheur de leur jeune soeur.

Psyché fit ce que ses sœurs lui avaient conseillé de faire.  
Cette nuit, après avoir longuement aimé  
Son époux endormi, elle alluma une torche pour le voir,  
Elle découvrit non pas un monstre,  
Mais un homme de chair vive et dénudé, il dormant paisiblement;  
Par ses traits, on voyait qu'il avait été jeune et beau déjà.  
C'était Éros le Dieu de l'Amour,  
Mais le temps avait vieilli son corps.

Psyché s'en est allée,  
Elle était redevenue triste et solitaire, sa famille l'avait de nouveau abandonnée,  
Elle n'attirait plus l'attention des jeunes hommes sur elle,  
Les prétendants étaient ailleurs et ne la contemplaient plus,  
Elle n'était plus admirée et adorée et encore moins aimée,  
Aucun homme, ne l'aurait voulue pour femme.

*"Bien que l'histoire n'est pas terminée,  
J'arrête ici mon propos,  
Ayant aimé Psyché  
Je ne saurais supporter de narrer ainsi  
Tous les détails de sa déchéance  
Et d'avoir égaré trop tôt ma jeunesse."*

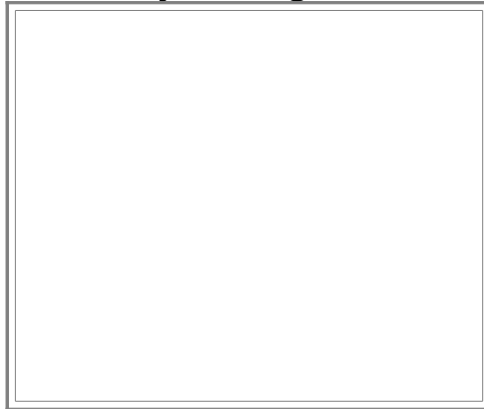
Marco Polo ou le voyage imaginaire (Mythologies octobre 1999) © 1999 Jean-Pierre Lapointe  
Ovide et les métamorphoses ainsi que les œuvres des grands-maîtres, musique Yokubota.

---



---

## Mythologies



6-l'amour singulier de Pygmalion  
pour une poupée d'ivoire

---

Un jour vivait dans l'île de Chypre,  
Un jeune sculpteur de talent du nom de Pygmalion;  
Il se plaignait des défauts dont la nature avait comblé les femmes.  
Misogyne, il avait décidé de ne jamais se marier,  
Son art seul lui suffisait.

*"Ô femmes  
Imparfaites créatures, toutes différentes  
Mais en même temps toutes pareilles,  
Que n'êtes-vous pas une, et une seule ou toutes en une,  
Et qui serait tout à fait parfaite à aimer!"  
"Quelle est donc ma folie  
De vouloir les aimer toutes.  
Quelle est donc cette folie  
De les chasser d'Afrique, d'Asie ou d'Europe  
De les croquer de viande noire, blanche ou jaune  
De vouloir les aimer toutes  
Mais de n'en aimer aucune  
Quelle est donc ma folie!"*

Pour chasser de son esprit et de sa vie l'objet de sa désapprobation,  
Il avait décidé de ciseler dans l'ivoire solide,  
La femme parfaite qui réunirait en une seule,  
Les qualités de toutes ces autres femmes qui meublaient ses rêves.  
Et Pygmalion s'attaquait au bloc d'ivoire pour en faire jaillir  
Ce qui serait ce qu'il y a de plus beau,  
Une femme sans défauts physiques autant que moraux,  
Et qui serait la preuve de l'imperfection dont la nature les a pourvues.

Il travaillait nuit et jour  
Martelant et ciselant l'ivoire pour en faire une œuvre exquise,  
Mais il n'était jamais satisfait;  
Il travaillait jour après jour et sous ses doigts habiles  
Elle devenait de plus en plus belle.

La statue ne ressemblait déjà plus à une statue  
Mais à une femme de chair humaine figée, comme immortelle,  
Dont la beauté n'était égalée par aucune mortelle,  
Tellement qu'il en fut amoureux.

Elle était comme une vierge qu'on aurait crue vivante,  
Une déesse d'ivoire qui aurait pu sans leurrer quiconque,  
Respirer et haleter, parler et sourire, et peut-être même aimer.  
Il avait en créant de ses doigts agiles cet être sublime  
Atteint l'art de dissimuler l'art lui-même.

Pygmalion contemplait son œuvre et son cœur s'enflammait  
De ce simulacre de femme ciselée dans l'ivoire;  
Il palpait de ses mains nerveuses la surface blanche de l'ivoire,  
Croyant y déceler la chair vivante et chaude.

Ainsi le sexe qu'il avait tant méprisé  
Eut sa revanche  
Et nul amoureux épris d'une vierge mortelle,  
Ne connut un désespoir tel que celui de Pygmalion.

Il lui prodiguait baisers sur baisers,  
Elle refusait de les lui rendre;  
Il caressait ses mains, son visage, la chair blanche de ses flancs,  
Elle restait insensible;  
Il manipulait doucement ses seins,  
Elle ne réagissait pas à ses caresses;  
Il la prenait dans ses bras,  
Elle restait passive et froide comme une poupée;  
Il la pénétrait et même au bord de l'orgasme,  
Elle ne répondait pas à ses avances.

Pendant un temps, il feignit de la croire vivante  
Comme font les enfants avec leurs jouets,  
Il l'habillait de vêtements somptueux,  
Des tissus chatoyants et colorés,  
Des voiles translucides pour stimuler ses sens,  
Il s'imaginait qu'elle s'en amusait.

Il la parait de bijoux précieux:  
Des chaînettes, des colliers de perles qu'il pendait à son cou,

Et qui s'étaient sur sa poitrine nue,  
Des bagues précieuses glissées dans ses doigts de pieds ainsi qu'aux mains,  
Et accrochés à ses oreilles, des pendentifs sertis de pierres précieuses,  
Des coquillages étincelants, des breloques sonores;  
Nue, elle n'en était que plus désirable.

Il lui présentait des cadeaux,  
Des cadeaux qui plaisent aux jeunes filles,  
De charmants petits oiseaux, des fleurs, des colifichets  
Et des larmes d'ambre, les pleurs des sœurs de Phaéton,  
Il les déposait à ses pieds  
Imaginant qu'elle le remerciait avec effusion.

Le soir venu il l'étendait sur sa couche,  
Il l'enveloppait de chaudes et moelleuses couvertures,  
Comme font les jeunes filles avec leurs poupées.  
Il faisait comme s'il était possible de la baiser,  
Comme on fait d'une maîtresse consentante.

Il la renversait sur des coussins aux dessins d'Orient,  
La gratifiait du nom d'épouse bien-aimée,  
Il s'étendait le long de son corps  
Imaginant qu'elle était de chair sensible.

Il lui parlait, il l'enveloppait de ses bras,  
Feignant de sentir sa chair s'incruster dans sa chair,  
Puis il la caressait doucement imaginant qu'elle vibrait sous ses doigts  
Manipulait les papilles de ses seins minuscules,  
Redescendait le long du plexus solaire,  
Jusqu'à l'orifice du vagin subtilement creusé dans l'ivoire,  
Il laissait là, ses doigts impatients de pénétrer cette caverne secrète,  
Qu'il s'imaginait remplie de magmas aux saveurs exotiques,  
Il la chevauchait timidement comme s'il craignait qu'elle s'en défende,  
Se moulait à son corps  
S'imbriquait dans sa chair, l'enlaçait et s'installait lentement,  
Pendant que son membre géniteur se gonflait sous l'excitation,  
Il la pénétrait doucement et déversait sa semence  
Dans ce qu'il voulait croire être son ventre.  
Mais elle restait immobile, insensible à ce viol,

Et Pygmalion en était insatisfait.  
Il n'étant plus un enfant  
Et il ne put longtemps continuer ces jeux futiles,  
Et il renonça à aimer cet objet sans vie,  
Qui rendait sa vie si misérable.

Vénus qui passait par là eut vent de cette singulière passion,  
Elle s'intéressa à cet amant d'une espèce différente,

Qui pouvait à la fois aimer et mériter de l'être,  
Était-ce pour supplanter cette rivale immobile dans l'ivoire?  
Elle décida d'aider cet amant original.

Dans l'île de Chypre ce jour-là, c'est la fête de Vénus,  
C'est là que la déesse s'est réfugiée après être née de l'écume.  
L'île est parsemée de temples dédiés à la déesse de l'Amour,  
On lui offre de jeunes mâles à la peau blanche et au pénis circoncis.  
Des foules immenses se pressent dans ses temples,  
Et les amoureux éconduits viennent ici pour l'attendrir.  
Pygmalion était là ce jour-là .

Ne sachant révéler à la déesse  
Le secret qui le hante,  
Il la prie de lui faire rencontrer une jeune fille pareille,  
Et qui serait aussi belle et parfaite que la Déesse elle-même,  
Et qui se laisserait aimer par lui.

*"Pour te prouver mon amour  
Je t'offre mon propre corps à aimer,  
Ô déesse d'Amour,  
Que je voudrais bien Aimer si la chose était possible!"*

Vénus n'aimait pas qu'on la leurre ainsi  
Mais elle n'était pas insensible aux émois des hommes,  
Elle s'intéressa à ce jeune homme,  
Et lui parla comme on se parle entre mortels.

*"Tu parles d'une femme aussi belle que moi  
Et que tu pourrais aisément aimer,  
Mais sache bien mon beau mortel,  
Que les dieux ne peuvent aimer  
Et qu'ils ont inventé ce stratagème pour mieux voir souffrir les mortels."*

*"Nous jouissons, nous forniquons, nous copulons, nous baisons,  
Mais jamais nous n'aimons voila pourquoi nous sommes Dieux  
Et infaillibles."*

*"Nous jouissons indifféremment  
Des dieux, des déesses de l'Olympe ou des Mânes de l'Hadès;  
Nous jouissons des mortels, des hommes ou des femmes,  
Des enfants, des petits garçons et des petites filles,  
Ainsi que des anges et des chérubins,  
Des bêtes, des êtres mi-hommes mi-bêtes, des monstres également  
Ainsi que des êtres inertes,  
Et nous usons de certaines choses pour le faire,  
N'importe comment, n'importe où,  
Quelle que soit l'ouverture pourvu qu'il y en ait une,*

*Par la bouche par l'Anus ou le vagin ou par quelque orifice qui s'y trouve,  
Sans jamais vraiment voir la différence;  
Ne pas aimer, ne jamais être régulier,  
Ne jamais procréer puisqu'immortels,  
Voilà bien des raisons que nous avons d'être Dieux."*

Vénus sait ce que ce beau jeune homme souhaite en réalité,  
Et elle accueille favorablement sa prière.

*"Tu vois que tout serait possible entre nous excepté l'Amour,  
Mais comment mortel, pourrais-tu te satisfaire de cela?  
Retourne donc à la maison, beau jeune homme  
pour y aimer comme seuls le font les mortels!"*

Touché par ces paroles de bon augure,  
Pygmalion revient à sa maison et à son amour,  
Cette forme qu'il avait façonnée et qui avait pris tout son cœur.  
Elle était là, sur son socle, plus belle que jamais.

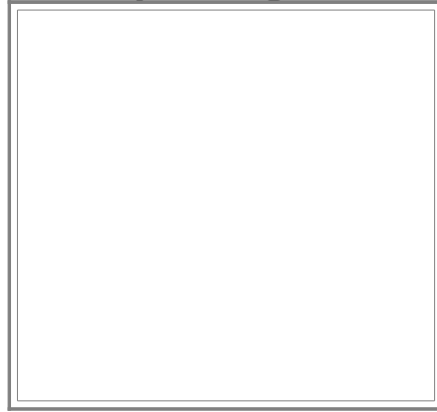
Il la caressa, puis recula surpris de l'illusion.  
Avait-il vraiment senti une tiédeur sous ses mains?  
Il posa un long baiser sur ses lèvres,  
Et elles s'adoucirent sous les siennes.  
Il toucha ses bras, son visage, ses flancs,  
Leur dureté disparut comme la cire fond au soleil.  
Il toucha sa poitrine et le cœur y battait.

C'était l'œuvre de Vénus.  
Il avait touché le cœur de la Déesse.  
Avec une gratitude et une joie débordantes,  
Il prit son amour dans ses bras.  
Rougissante, elle sourit et lui dit:  
*"Prends-moi  
Je suis toute à toi,  
Je suis Galatée, je suis ta fille, je suis ta soeur,  
Où ce que tu voudras que je sois,  
Je suis ta chair, je suis ton sang, je suis de toi  
Et peut-être suis-je toi-même;  
Aime-moi comme si j'étais autre chose que tout cela,  
Puisque tu m'as faite aussi belle que cela,  
Prends-moi et Aime-moi donc pour tout cela!"*

Et Pygmalion lui fit l'amour.  
Et cette fois-ci était la vraie.

---

## Mythologies



### 7-Salmacie et Atlantis ou la naissance d'Hermaphrodite

---

D'aucuns l'appelaient Atlantis,  
Que c'était un enfant, il avait à peine 15 ans,  
Il était né de Mercure et de la déesse Cythère  
Et nourri au sein des généreuses Naïades,  
Qui vivent dans les grottes de l'Ida.

*"Mais je sais moi, et c'est un rêve qui me l'a dit  
Que son nom est Hermaphrodite,  
Et qu'il a les traits de son père Hermès  
Et aussi ceux de la belle Aphrodite sa mère."*

Il quitte si frais et de si jeune âge,  
Son pays natal qui l'avait vu naître et nourri,  
Et il va errant et inconscient du danger  
Au-delà les frontières de l'Ida;  
Il visite des contrées nouvelles,  
Traverse les villes de Lycie,  
Se mêle aux peuples de Carianie,  
Curieux il ne craint point la fatigue  
Et les pièges que ces longs voyages recèlent.

C'est là qu'il aperçoit un étang isolé,  
L'eau en est telle qu'on y voit le fond,  
Il n'y pousse ni herbes stériles ni roseaux ni joncs acérés,  
Le regard en traverse l'onde limpide,  
Il mire ainsi dans l'eau son beau visage d'enfant.

Atlantis qui n'en sait rien,  
Viole ainsi le domaine de Salmacis dont c'est la demeure,  
Une belle Naïade solitaire qui ne quitte jamais ces lieux  
Et dont le nom même est inconnu de Diane.

Ses sœurs, frivoles et plus intrépides qu'elle lui disent souvent:

*"Quitte ces lieux, maquille-toi, porte des bijoux colorés,  
Vêts-toi de voiles transparents, de ceux qui excitent les sens,  
Chasse et piège les faunes, mâles ou femelles qui hantent les bois  
Jusqu'à y perdre ta fleur et tout ton souffle,  
Et débarrasse-toi ainsi de l'oisiveté que tu entretiens et qui te fait du mal."*

Mais Salmacis préfère à l'exaltation de la chasse,  
La douce volupté du plaisir solitaire;  
Elle baigne longuement ses membres dans l'eau tiède,  
Se dévêt en se mirant dans l'onde,  
Se regarde, se peigne et se maquille, puis doucement  
Se donne du plaisir en fermant lentement les yeux.

Elle dégage doucement sa vulve,  
Elle y enfonce ses doigts ou quelque objet qui jonche la rive,  
Ou l'un de ces outils qu'elle a finement ciselé  
Dans du bois dur de Paphlagonie.  
Elle réveille ainsi les faunes qui habitent son esprit,  
Et qui la font jouir et la comblent de ce plaisir que seul l'esprit procure;  
Elle se passe ainsi de la chasse  
Qui n'attire que les êtres rustres et ses sœurs,  
Puis satisfaite,  
Salmacis s'en va cueillir des fleurs,  
Pour s'en garnir les cheveux.

Ce jour-là elle cueillait ainsi des fleurs,  
Lorsqu'elle vit l'enfant qui se mirait dans l'eau,  
Et elle souhaita posséder ce faune,  
L'un de ceux croyait-elle, qui hantent son esprit  
Et qui avait osé se matérialiser ainsi devant elle.

Malgré son anxiété et l'émoi qui agite ses sens,  
Elle ne l'aborde pas aussitôt  
Avant d'avoir vérifié sa parure, les plis de son voile,  
Assuré l'expression de son visage et se faire toute belle  
Pour séduire cet enfant si gracieux  
Et si facile, croyait-elle, à conquérir;  
Elle dit alors:

*"Enfant, digne entre tous d'être ou de te croire un dieu,  
Si tu es un dieu, tu es sans doute Cupidon;  
Mais si tu es un mortel, heureux ceux à qui tu dois le jour,  
Heureux aussi ton frère, bien heureuse certes, si tu en as une, ta soeur,  
Et la nourrice qui t'a donné le sein.  
Mais bien plus que tous, bien plus heureuse celle qui est ta fiancée,  
Si tu en as une, la femme, s'il en est une,  
Que tu honoreras de la torche nuptiale.  
Si tu en as une, je consens à ne prendre de toi qu'un furtif plaisir;  
Si ce n'est aucune autre, que ce soit moi;  
Viens, partageons la même couche."*

Puis la Naiade se tut.

Mais l'enfant qui ne connaissait pas ce qu'est l'amour,  
Laisse la rougeur envahir son visage  
Et il n'en est que plus beau aux yeux de l'anxieuse Nymphomane;  
Il a la couleur des fruits qui pendent aux arbres,  
Ou celle de l'ivoire empourpré  
Ou de la lune lorsqu'elle se teinte de rouge,  
Salmacis sent monter en elle la concupiscence.

Elle lui demande tout au moins des baisers de soeur,  
Et porte déjà ses mains à son cou, qui a la consistance de l'ivoire fragile.

*"As-tu fini? Sinon, je m'en vais et je vous quitte, toi et ton étang!"*

Mais Salmacis prend peur;  
D'avoir à perdre cette proie tant réelle,  
Et de ne plus avoir à compter pour tout jeux érotiques,  
Que sur ses nourritures spirituelles,  
Elle feint de partir.

*"Je t'abandonne à mon étang,  
ô bel étranger".*

Elle s'éloigne ainsi mais revient sur ses pas,  
Jette un regard derrière elle et se dissimule à l'abri,  
Protégée d'un épais buisson, elle s'agenouille  
Et contemple l'enfant qui se croit seul  
Et qui ignore qu'on l'observe,  
Elle ne fait plus qu'un avec l'enfant:

Il va de ci de là  
D'un pas très mal assuré,  
Se mire dans l'eau  
Où le reflet de son corps se fracture,  
Y plonge la pointe de ses pieds délicats,



Puis séduit par la caresse de l'eau,  
Il jette au loin ses vêtements  
Et plonge nu dans l'onde.

Salmacis qui voit tout  
S'enflamme de désir charnel,  
A la vue de ce corps gracile,  
Ses yeux brillent  
Comme l'éclat du disque de Phoebus,  
Quand son image se reflète dans l'eau calme de l'étang.  
Elle ne peut maîtriser son impatience,  
Et elle brûle d'étreindre cet enfant insouciant  
Qui flagelle ainsi son corps d'éphèbe de jets d'eau projetés,  
Elle contient mal sa folle ardeur.

L'enfant s'ébat dans l'eau,  
Il nage d'un mouvement alterné des bras,  
Dans l'onde limpide qui renvoie l'image de son corps gracieux,  
Comme les statuette d'ivoire aux courbes sensuelles,  
Qui ornent les temples des déesses.

*"Victoire! Il est à moi!"*  
S'écrit Salmacis.

Alors Salmacis qui n'en peut plus,  
Rejette ses vêtements, et s'élançe dans l'eau,  
Elle saisit l'enfant qui se débat,  
Elle lui arrache à la faveur de la lutte,  
Des baisers et des caresses,  
Et elle glisse sous lui ses mains,  
Caresse malgré lui sa poitrine et ses fesses,  
Et furtivement s'empare de son pénis minuscule et élastique,  
Qu'elle active nerveusement  
Sans laisser à l'enfant le temps de comprendre.

Elle l'enveloppe d'un côté, puis de l'autre  
Elle l'enlace malgré qu'il résiste et s'emballe,  
Et que de veines tentatives il essaie de lui échapper,  
Tel l'oiseau royal qui retient dans ses serres un serpent fluide,  
Ou le lierre qui enveloppe et étouffe les troncs des grands arbres,  
Ou le poulpe dans les profondeurs des mers  
Qui immobilise sa proie de ses tentacules jetées de toutes parts.

Le descendant d'Atlas résiste  
Et refuse à la nymphe les voluptés qu'elle imagine,  
Elle resserre son étreinte,  
Et de tout son corps engagée dans la lutte,  
Elle ne fait plus qu'un avec l'enfant:

*"Tu peux te débattre, méchant, mais tu ne m'échapperas pas!  
Je te veux à moi, et je t'aurai, et je te dépucellerai beau tel Adonis!*

*O dieux,  
Ordonnez que jamais cet enfant  
Ne puisse se détacher de moi, ni moi de lui."*

Les dieux se méprennent sur le sens des vœux de la Nympe.  
Et leurs deux corps s'entremêlent  
Dans une union intime de sorte qu'ils n'ont plus qu'un aspect unique;  
On les voit se joindre et grandir ensemble  
Comme une même branche,  
Et ce ne sont plus deux êtres,  
Depuis que leurs membres se sont entremêlés  
En une tenace étreinte,  
Et pourtant ils participent d'une double nature,  
Et sans que l'on puisse dire  
Que c'est une femme  
Ou un enfant,  
L'Aspect n'est celui ni de l'un ni de l'autre,  
En même temps qu'il est celui des deux à la fois.

Quand l'enfant voit que ces eaux limpides,  
Où il était entré mâle,  
Ont fait de lui un mâle à demi  
Et que pour s'y être baigné  
La vigueur de ses membres s'est ramollie,  
Tendant les mains,  
Mais d'une voix qui n'est déjà plus celle d'un homme,  
Hermaphrodite car c'est son nom s'écrie:

*"Accordez cette grâce, ô mon père,  
À votre fils qui porte vos deux noms,  
Que tout homme qui se sera baigné dans cette fontaine  
N'en sorte plus qu'un homme à moitié,  
Et, dès qu'il aura touché ces eaux, perde aussitôt sa virilité."*

Émus, ses deux parents exaucent le vœux de leur fils  
Désormais à double forme,  
Et ils diluent dans les eaux de la fontaine,  
Un philtre aux effets malfaisants fait des gamètes répandues là par leur fils  
Encore sous l'emprise de la nymphomane Salmacis,  
Dont ils décrient depuis ce temps les charmes envoûtants.

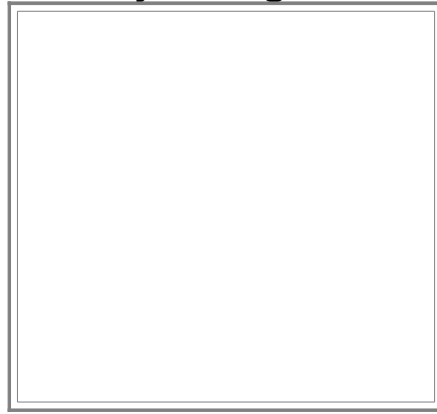
*"Si vous passez un jour par là mâles ou femelles,  
Soyez-en conscients, fuyez maintenant,  
Ou plongez-y vos corps de plein gré,  
Mais sachez qu'aujourd'hui l'action malfaisante de ces eaux  
Ramollit les membres qu'elles touchent,  
De ceux qui s'y baignent par hasard ou par consentement  
Et en font des êtres ni homme ni femme,  
Des faunes que l'on pourrait nommer  
Des fHommes ou autrement."*

Marco Polo ou le voyage imaginaire (Mythologies octobre 1999) © 1999 Jean-Pierre Lapointe  
Ovide et les métamorphoses ainsi que les œuvres des grands-maîtres, musique Yokubota.

---

---

## Mythologies



8-l'ultime victoire de la belle Atalante  
sur le héros mâle

---

*"Elle porte une tunique de lin qui dévoile ses bras,  
Et remonte jusqu'à ses cuisses tendues de muscles,  
Deux agrafes brillantes la retiennent à ses épaules dénudées,  
Et un cordon de chanvre la soulève juste sous ses mamelons d'enfant,  
Ses cheveux, coiffés simplement, sont noués sur sa nuque.  
Un carquois d'ivoire pend à son épaule gauche  
Et sa main tient un arc.  
Elle est ainsi parée.  
Quant à son visage,  
Il parait trop virginal pour être celui d'un garçon  
Et trop garçonnier pour être celui d'une jeune fille."*

Atalante est son nom,  
Bannie par Schoeneus son père qui lui préférait un garçon,  
Elle fut élevée par les bêtes sauvages,  
D'où lui vient sa qualité de chasseresse,  
Et son habileté à lutter contre le fauve.

Elle était la plus belle parmi les filles,  
Mais n'en était pas moins invincible à la course,  
Elle surpassait par sa rapidité tous les hommes d'Arcadie,  
De sorte qu'on ne pouvait dire si c'était du à sa grande beauté,  
Ou à sa vitesse étonnante qu'elle l'emportait toujours.

Bien qu'elle n'avait aucun goût pour les hommes,  
N'appréciant leur compagnie qu'à la chasse,  
Il était temps pour elle de se trouver un époux,  
Et elle consulta à ce sujet l'oracle,  
Qui lui dit ceci:

*"D'époux, il te n'est nul besoin, ma fille,  
Toi qui possède les dons du mâle en plus,  
Garde-toi donc d'en prendre un.  
Tu ne peux cependant y échapper,  
Et, de toute ta vie,  
Tu en seras réduite à ne plus être toi-même."*

Atalante terrifiée par la prédiction du dieu  
Se réfugie désormais dans les forêts épaisses d'Arcadie,  
Et rebelle à toute union,  
Elle éconduit la foule des prétendants  
Qui aspirent à briser son hymen encore intact,  
Et confiante elle leur dit:

*"Nul ne me possédera,  
s'il ne m'a d'abord vaincue à la course.  
Luttez de vitesse avec moi: le plus rapide, pour récompense,  
aura ma main et partagera ma couche;  
ceux qui resteront en arrière n'y gagneront que de mourir.  
Telle est la loi de la lutte."*

Atalante était impitoyable envers ses prétendants,  
Ne respectant que les lois du chasseur,  
Soumettre de jeunes héros, malgré leur force et leur courage,  
A des risques impossibles à surmonter,  
Tel était donc le pouvoir de sa Beauté

Dans la foule nombreuse qui assistait à ces joutes  
Dont l'issue était évidente à tous,  
Se trouvait Hippomène fils de Mégareus, roi d'Onchestus,  
Qui était l'égal d'Atalante,  
Sinon à la course du moins par la grâce.

*"Est-il possible que l'on coure de si grands dangers  
Pour conquérir une épouse?"*

Il condamnait ainsi l'excès de ces jeunes gens,  
A consentir à mourir pour conquérir une épouse,  
Mais lorsqu'il vit le visage d'Atalante,  
Et qu'elle eut pour la course libéré son corps de ses voiles,  
Il regretta sa légèreté et se confessa d'avoir blâmé,  
Quiconque risquait ainsi sa vie  
Pour une telle récompense.

*"Pardonnez-moi, vous que je viens de blâmer.  
Jeunes gens qui risquez ainsi votre vie,  
La récompense que vous pouviez briquer  
Ne m'était pas encore connue."*

Il loue alors la beauté d'Atalante,  
Et son cœur s'enflamme pour elle;  
Jaloux il souhaite  
Qu'elle distance ces jeunes gens aux pieds légers,  
Et remplis d'audace, mais il veut également courir sa chance.

Sachant qu'il ne pourra la vaincre à la course  
Il supplie Aphrodite de l'aider,  
Connaissant le dédain qu'entretient la Déesse  
Envers les jeunes vierges qui comme Atalante, méprisent l'amour.

Pendant que ses pensées voguent ainsi,  
La jeune fille s'envole vers le but visé,  
Et bien qu'il ait du mal à suivre sa course,  
Il admire davantage encore sa beauté.

Son corps nu bronzé comme l'éther se contracte et s'étire  
Comme un arc qui se tend,  
Et s'éclate soudainement comme le vol d'une flèche Scythe,  
Ses cheveux voltigent derrière elle,  
Et les banderoles qu'elle porte aux chevilles et aux coudes,  
Se vrillent en mille contorsions comme des serpents affolés,  
La course la rend plus belle encore.

Elle franchit la borne la première,  
Et les amants vaincus gémissent et se terrent,  
Regrettant plus que la mort,  
De ne plus pouvoir profiter de la beauté d'Atalante,  
Et du plaisir de la dépuceler;  
Et c'est bien là, la récompense du vaincu.

Alors l'intrépide Aonien se dresse dans la foule,  
Et harangue ainsi le vainqueur:

*"Pourquoi triompher de si veines gloires  
Contre des rivaux incapables et vils;  
Si tu te mesures à moi, Atalante  
Ou la fortune me sera avantageuse,  
Dans ce cas tu ne pourras t'indigner d'être vaincue par un pareil adversaire,  
Car je suis le descendant direct de Neptune le dieu des eaux;  
Ou bien je serai vaincu par toi,  
Et tu y gagneras une renommée égale à la mienne."*

La jeune fille le remarque et s'en émeut  
Et se demande s'il serait mieux  
De le vaincre ou d'être vaincue,  
Tellement sa beauté la séduit.

*"Quel est donc ce dieu ennemi des beaux jeunes hommes  
Qui te pousse à vouloir t'unir à moi?  
Je suis émue, il est vrai par ta beauté  
Mais encore bien plus par ton jeune âge  
Et par ton courage et de ce que tu ne craignes point la mort.  
Je suis glorifiée de l'amour que tu me portes  
Et du prix de la mort que tu attaches au bonheur de me dépuceler,  
Il est toujours temps bel étranger de partir  
Et renoncer ainsi à un hymen arrosé de sang.  
Pourquoi t'intéresses-tu à celle  
Qui a causé la mort d'autant de jeunes mâles,  
Alors qu'il y a tant de jeunes filles vierges,  
Qui ne demandent qu'à profiter de la douce chaleur de ton fertile appendice?  
Mais si tu persistes à me choisir comme épouse,  
Meurs donc comme ceux-là dont la mort n'a pu t'ouvrir les yeux.  
Je prie les dieux que tu renonces à me vaincre,  
Ou si ta folie t'égare, que tu me surpasses à la course.  
Malheureux Hippomène qui méritais de vivre,  
Je voudrais que tu ne m'eusses jamais vue,  
Si le destin ne s'opposait à mon mariage  
Tu étais le seul avec qui je voudrais partager ma couche."*

Ainsi Atalante touchée par une passion subite,  
Ignorante des choses de l'Amour,  
En confiant ainsi son cœur, dévoile ses faiblesses,  
Elle aime sans vraiment comprendre qu'elle aime.

Hippomène prie la déesse de Cythère  
De lui accorder assistance pour vaincre la belle chasseresse,  
Et sa faveur pour avoir allumé chez lui les flammes de l'amour.  
La déesse émue lui présente trois pommes  
Cueillies dans les champs sacrés de Tamasus,  
Et aussi belles que celles du Jardin des Hespérides,  
Elle l'instruit de l'usage qu'il doit en faire.

Les trompettes se font entendre,  
C'est le signal du départ de la course;  
Penchés en avant, ils bondissent d'un pas agile  
Survolant plus qu'effleurant le sol,  
Les acclamations favorables de la foule  
Redoublent l'ardeur du jeune homme.

Les cris, les exclamations de victoire,  
Les encouragements qui lui sont destinés,  
Ont autant d'effet sur la fille de Schoeneus,  
Que pour le héros fils de Mégareus;

Elle va le dépasser mais elle ralentit sa course pour le narguer,  
Hippomène déjà hors d'haleine et la borne si loin.

Il lance alors une première pomme en direction d'Atalante,  
Elle ralentit sa course et jette un regard au jeune homme,  
Le laissant ainsi la dépasser légèrement,  
Elle le poursuit ensuite un moment  
Séduite par ce jeune corps tendu dans l'effort,  
Puis reprenant ses esprits, elle le dépasse facilement.

Il lance alors une seconde pomme en direction d'Atalante,  
Elle ralentit un moment sa course et regarde avec volupté le jeune homme  
Le laissant ainsi la dépasser largement,  
Puis elle le poursuit comme l'on fait d'un amant éconduit,  
Ses sens retournés par les formes de son corps en mouvement,  
Puis reprenant ses esprits, elle le dépasse difficilement.

Il lance alors la dernière pomme loin devant Atalante,  
Elle arrête sa course et contemple le beau jeune homme qui se rapproche,  
Le laissant ainsi la dépasser complètement,  
Et elle le pourchasse avec avidité comme à la chasse une proie,  
Perturbée des caresses prodiguées en pensée à ce corps nu de jeune éphèbe,  
Puis reprenant ses esprits, elle constate qu'il est déjà trop tard  
Hippomène ayant traversé le premier la borne.

*"C'est ainsi qu'Hippomène épousa  
Celle qui était le prix de sa victoire à la course.  
Ils s'aimèrent et ils eurent de nombreux enfants,  
Mais victimes de la déesse, une fin triste,  
Qui pourrait bien être le sujet d'une autre histoire."*

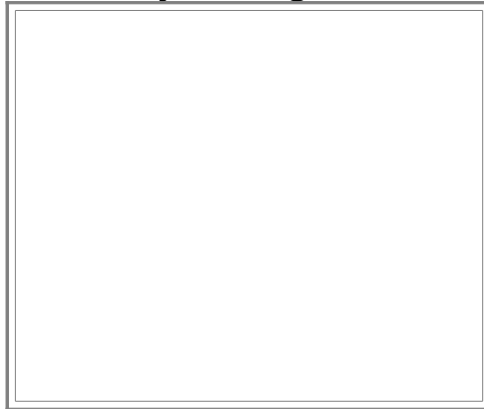
Marco Polo ou le voyage imaginaire (Mythologies octobre 1999) © 1999 Jean-Pierre Lapointe  
Ovide et les métamorphoses ainsi que les œuvres des grands-maîtres, musique Yokubota.

---



---

## Mythologies



9-l'amour possessif de Vénus pour le bel Adonis  
cause sa perte

---

Enfanté par son grand-père  
L'enfant est né du sein de sa soeur,  
Fils de Mirrha et du roi Cinyras,  
Il fut, pour cacher le crime de sa mère incestueuse,  
Abandonné dans son corps métamorphosé  
En un arbre sécrétant la myrrhe,  
Dans les forêts épaisses du pays de Cypre.

Aidé de Lucine, l'enfant surgit de derrière l'écorce,  
Il porte le nom d'Adonis.  
Et sa beauté n'a pas d'égale  
Parmi les mâles mortels et les dieux;  
Maintenant qu'il est jeune homme et pubère,  
Voulant tirer vengeance des désirs incestueux  
Qu'elle alluma en Myrrha sa mère,  
Il séduit Vénus.

La déesse ne vit plus que pour lui  
Délaissant les rivages de Cythère,  
Oubliant les terres fécondes de Paphos,  
Le riche pays de Cnide et l'Amathonte en paix,  
Elle renonce toute entière à l'Olympe,  
Ses pensées se nourrissent désormais  
Que du désir charnel d'Adonis.

Vénus la déesse séduisante et frivole,  
Qui n'avait pour loisirs  
Que de s'égayer dans les prés verdoyants,  
En prenant mille soins de sa parure,  
N'est plus la même,  
Elle a fait d'Adonis son amant.

Elle erre désormais dans les bois, les monts et les rochers,  
La robe retroussée jusqu'à la cuisse,  
On croirait voir Diane en chasse;  
Elle excite l'ardeur de ses chiens  
Et débusque les animaux inoffensifs,  
Des lièvres, des cerfs, des daims,  
Mais elle évite les bêtes sauvages, les sangliers, les loups et les lions,  
Et commande à Adonis de les craindre:

*"Sois courageux avec le gibier qui fuit,  
Et prudent contre celui qui tient tête, car tenir tête est dangereux.  
Ais pitié mon jeune amant,  
Évite la témérité qui mettrait en péril mon bonheur.  
Ne va pas attaquer les animaux à qui la nature a donné des armes;  
Je ne veux pas payer trop cher la passion que tu m'inspires.  
Ni ta jeunesse, ni ta beauté,  
Ni rien de ce qui a touché le cœur de Vénus  
Ne touche les lions ni les sangliers aux rudes duvets,  
Les yeux ni le cœur des bêtes féroces;  
Les sangliers impétueux portent la foudre dans leurs défenses recourbées;  
Les fauves lions sont de rudes assaillants  
Et rien ne résiste à leur colère.  
C'est une race que je hais."*

Et Vénus fatiguée par ses chasses incessantes,  
Attire son bel amant  
Et s'étend nue sur le sol,  
Le gazon est doux comme l'est sa couche,  
Les peupliers font ombrage à leurs corps,  
Elle s'appuie de tout son poids sur le corps d'Adonis:

*"J'ai envie de me reposer en ta compagnie"*

La tête posée sur le sein d'Adonis,  
Elle lui parle de tout, de ses aventures,  
Et de ses pouvoirs sur ses mortelles rivales,  
Entrecoupant ses discours de baisers,  
Et de caresses qui excitent les sens.

*"J'avais un jour conseillé Hippomène d'Arcadie,  
Sur la façon de s'y prendre  
Pour vaincre à la course Atalante,  
Une autre de ces vierges mortelles qui détestait l'amour.  
N'avais-je pas mérité  
Qu'il me rendit grâces et m'apportât l'hommage de son beau corps?  
Au lieu de cela, les deux amants ont souillé mon temple."*

*"Un jour qu'ils passaient dans la forêt,  
Hippomène, ayant une folle envie de la baiser,  
Il entraîne Atalante dans le temple  
Édifié là en mon honneur par l'illustre Echion.  
Face aux images sacrées des dieux et déesses au regard courroucé,  
Ils ont forniqué comme des bêtes,  
Souillant ainsi ce lieu sacré  
De leur salive, de leurs gamètes et de leurs spermes,  
Au lieu d'encens, d'offrandes et de myrrhe."*

*"Heureux  
Ils sont là tous les deux enlacés après l'acte d'Amour;  
J'aurais pu les soumettre aux tourments de l'Hadès,  
Mais au lieu de cela,  
Leurs cous lisses il y a un instant  
Se recouvrent de crinières fauves,  
Leurs doigts encore soudés à leurs chairs se recourbent en griffes acérées,  
Leurs membres enlacés se transforment en pattes velues  
Sur lesquelles le poids tout entier de leurs corps repose désormais,  
De leur postérieur s'étale une longue queue qui balaie le sol,  
Leur visage se durcit, leurs bouches s'épaississent, ils transpirent la colère,  
Oubliant les paroles douces,  
Ils s'expriment des grondements du tonnerre.  
Délaissant les endroits où s'abritent les humains,  
Ils fréquentent désormais les forêts;  
D'amants qu'ils étaient, beaux et pacifiques,  
Il sont maintenant devenus, lui lion et elle lionne,  
Objets de terreur,  
Ils serrent des dents, le mors que je leur imposais  
Pour me venger de leur indifférence envers moi, déesse de Cybèle."*

*Vénus parlait ainsi avant de laisser Adonis  
Pour retourner dans ses terres de Cypre:  
"Oh mon amour,  
Évite-les comme tu dois éviter les bêtes sauvages  
Qui hantent la forêt et qui ne fuient pas à ta rencontre,  
Mais offrent leur poitrail à ta bravoure;  
Pour que cet affrontement ne nous soit pas funeste à tous les deux,  
Car tu m'es cher et je ne veux te perdre."*

Mais les conseils maternels de Vénus  
N'ont pas de poids pour attendrir l'audace virile d'Adonis,  
Ses chiens débusquent un lion de son antre,  
Une flèche s'envole de l'arc du fils de Cinyras  
Et blesse l'animal au flanc.  
Le lion en rage poursuit le chasseur  
Qui cherche à se cacher, il fonce sur lui et enfonce dans ses chairs,  
Ses crocs mortels et le chasseur s'effondre sur le fauve.

Vénus reconnaît de là-haut les gémissements d'Adonis  
Et elle voit son corps privé de conscience,  
Agité et baignant dans son sang mélangé à celui du fauve,  
Elle saute de son char céleste,  
Déchire sa robe et dénude sa poitrine  
Qu'elle martèle de coups violents,  
Ses lamentations se font entendre,  
Elle implore le destin:

*"Oh Perséphone,  
Pour qu'il reste toujours un souvenir de ma douleur  
Comme tu m'as permis que fussent transformés, jadis,  
Les membres de Myrrha sa mère, en arbre à la menthe parfumée  
Qui engendra le corps aimé de mon cher Adonis,  
Ne me refuse pas le droit  
De métamorphoser le héros fils de Cinyras;  
Fait que son sang, soit changé en un beau fruit,  
Et que ce fruit refleurisse d'année en année,  
Pour la représentation renouvelée de sa mort,  
Perpétuant ainsi le souvenir de mes orgasmes divins!"*

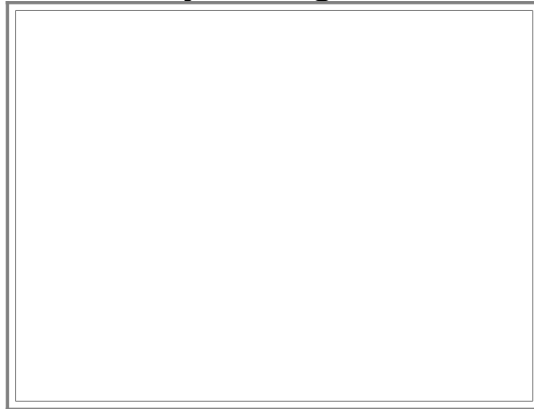
Alors la déesse de l'Amour arrose de ses oosphères  
Le sang coagulé d'Adonis et le transforme ainsi,  
En un fruit qui a la couleur de ce sang,  
Et qui chaque année en ce même jour,  
S'extasie et se raidit, s'agrandit et se gonfle de sang,  
Puis il sécrète son sperme en guise de pollen,  
Et fertilise ainsi la vulve entrouverte de la déesse de l'Amour,  
Qui trône dans son temple sur un joli socle de marbre poli.

---

Marco Polo ou le voyage imaginaire (Mythologies octobre 1999) © 1999 Jean-Pierre Lapointe  
Ovide et les métamorphoses ainsi que les œuvres des grands-maîtres, musique Yokubota.

---

## Mythologies



10-l'amour adultère de Jupiter  
pour la belle génisse Io

---

*"Que vois-je?  
Une forme enchaînée aux falaises  
Et battue par les vents.  
As-tu fait le mal?  
Est-ce là ton châtimeant?  
Où suis-je donc?  
Réponds à l'infortunée vagabonde.  
Assez - oh assez - je n'ai que trop souffert déjà-  
Cette errance - cette longue, longue errance -  
Je ne trouve nul endroit où laisser ma souffrance!  
C'est une jeune fille qui te parle  
Bien que sa tête porte des cornes."*

Prométhée enchaîné à un rocher  
Reconnut Io car il connaissait son histoire

*"Je te connais, Io, fille d'Inachos  
Tu as enflammé le coeur de Zeus  
Et Héra t'a prise en haine,  
C'est Elle qui t'oblige à cette fuite  
Qui ne connaît pas de fin."*

Ils parlèrent familièrement  
Et elle lui raconta son histoire:

*"Tu vois là, un animal, une bête affamée  
Qui fuit, affolée, par grands bonds maladroits  
O que j'ai honte...."*

C'est Héra l'épouse jalouse du dieu,  
Qui était la cause directe de telles infortunes  
Mais Zeus en restait le grand responsable.

*"Il voulait m'entraîner dans les solitudes des bois  
Là où les ombres m'inquiètent*

*Que sont les retraites des bêtes fauves  
et des Satyres en quête d'orgasmes*

*Il s'offrait à me protéger et il disait:"*

*"Ne me fuis-pas!*

*Oh vierge digne de Jupiter*

*Qui fera le bonheur de celui que tu admettras dans ta couche  
Viens goûter l'ombre des hautes forêts."*

*"Il envoyait dans ma chambre virginale*

*Toujours, pendant la nuit,*

*Des rêves qui murmuraient des mots tendres et doux:"*

*"O heureuse, heureuse jeune fille,*

*Pourquoi garder si longtemps ta virginité?*

*La flèche du désir a transpercé le coeur de Zeus*

*Par toi il veut capturer l'amour*

*Laisse-moi transpercer ton hymen*

*De ma divine flèche."*

*"Et toujours, chaque nuit, de tels rêves s'emparaient de moi."*

Zeus pouvait bien être le Père des Dieux et des Hommes

Il craignait entre tout la jalousie d'Héra son épouse

Une crainte plus grande que son amour pour la douce Io.

Il tenta de cacher Io du regard d'Héra

Il enveloppa la terre d'un épais nuage

Et le jour devint plus sombre que la nuit.

Mais Héra comprit le stratagème

Et elle soupçonna Zeus d'en être responsable

Elle descendit sur terre

Et ordonna au nuage de se dissiper.

Zeus s'empara d'Io et alla se cacher

Mais Héra vite le retrouva

Auprès d'une ravissante génisse aux flancs luisants

Qu'il disait n'avoir jamais vue auparavant

Puisqu'elle était née subitement de la terre à ce même moment.

Héra constatait que la génisse était fort jolie

Et demanda à Zeus de lui en faire cadeau.

Zeus comprit alors que s'il refusait

Il dévoilerait l'objet de ses relations avec Io

Il fit donc cadeau de la ravissante génisse à son épouse  
*"Après tout, ce n'est qu'une petite vache insignifiante."*

Se disait-il:

Pour empêcher que les deux amants se rejoignent,  
Héra confia la génisse, à Argus le fils d'Arestor  
Qui possédait cent yeux de sorte que  
Lorsqu'il dormait,  
Il en tenait toujours quelques uns ouverts.  
Et quoi qu'elle faisait  
D'aller paître dans les champs  
Ou de s'abreuver dans l'Inachus tout près  
Ou de s'en aller dormir un lien autour du cou  
Il avait toujours lo sous les yeux.

Zeus était triste pour la petite lo  
Et il rêvait toujours de transpercer de son dard  
Celle qu'il avait lui-même transformée en génisse  
Mais il était trop lâche et craignait plus que tout  
Les humeurs despotiques de sa divine épouse.  
Il demanda alors la mort d'Argus  
À son fils Hermès, le messager des Dieux

Hermès approcha Argus déguisé en berger  
Il jouait du pipeau des mélodies  
Qui devaient endormir Argus.

*"Eh! toi, qui que tu sois,  
Pourquoi ne viendrais-tu pas t'asseoir près de moi sur ce rocher?  
On y est à l'ombre - un bon endroit pour un berger."*

Car le son du pipeau plaisait à Argus.

Argus ne s'endormit pas tout à fait  
Hermès lui raconta alors une longue histoire  
Celle de Pan et de son amour  
Pour une nymphe nommée Syrinx,  
D'une voix monotone qui aurait du normalement  
Plonger Argus dans un profond sommeil.

Pan dit à la nymphe encore vierge  
Elle avait offert sa virginité en hommage à la déesse:  
*"Tu seras mienne, Syrinx!"*

Et au moment où il allait la violer,  
Elle fut changée en touffe de roseaux  
Par la déesse d'Ortygie;  
Et Pan fit d'elle ce qu'elle est maintenant:

*"Un pipeau de berger  
En roseaux joints par de la cire d'abeilles."*

Argus trouva l'histoire bien ennuyeuse  
Et il s'endormit ne laissant ouvert  
Aucun de ses cent yeux,  
Et Hermès le tua sur le champs.

Mais lo n'était pas pour autant sauvée  
Héra qui veillait à tout  
Lui envoya un taon gigantesque aux manières vicieuses  
Pour la persécuter et la piquer à la rendre folle  
lo dit à Prométhée:

*"Il me mène tout au long de la grève.  
Je ne peux ni boire ni me nourrir,  
Et jamais il ne me permet de dormir.  
Il enfonce son dard entre mes cuisses  
Et y déverse son visqueux venin,  
Je n'ai plus aucun repos;  
Non que cela ne me déplaît  
Mais que cela soit quand ça me plaît."*

Prométhée tenta alors de la reconforter  
Mais il ne put rien pour elle  
Avant un lointain avenir  
Elle devra errer encore dans ces contrées dangereuses.

Ainsi elle longerait la mer qui s'appellera Ionienne  
Et le Bosphore et le Gué de la Vache aussi  
Et elle se consolera en atteignant  
Les berges du Nil  
Où Zeus lui rendra finalement sa forme humaine.

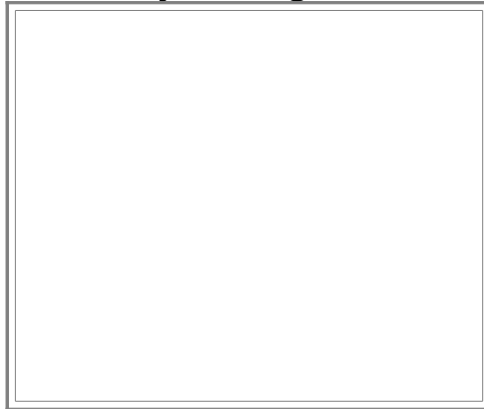
*"Apprends ceci, ravissante lo  
Tu seras heureuse un jour  
Et de ta race naîtra  
Un être glorieux, au cœur valeureux,  
Dont l'arc me libérera  
Moi, Prométhée, celui qui donna le feu aux hommes,  
Son nom sera Héraclès."*

Et lo disparut laissant Prométhée  
Ligoté à son rocher.



---

## Mythologies



11-Paris se réserve la plus belle  
parmi les déesses de l'Olympe

---

Ce jour-là l'Olympe toute entière était en liesse  
Pour le mariage du Roi Pélée  
Et de la Néréide Thétis  
Les dieux, les déesses étaient réunis pour la fête  
A l'exception d'Eris qui n'avait pas été invitée

Méchante et teigne  
Eris était la déesse de la Discorde  
Elle était très peu populaire dans l'Olympe  
Et lorsque les dieux donnaient un banquet  
Ils l'oubliaient facilement  
Elle n'était que rarement invitée

Pour se venger de ce nouvel affront à sa déité  
Elle jeta dans la salle du festin  
A l'insu des invités réunis  
Une pomme d'or portant cette inscription:

*"A la plus belle des déesses de l'Olympe."*

Toutes les déesses convoitaient alors ce titre  
Mais le choix de l'assemblée se limita à trois d'entre elles:  
Aphrodite, Héra et Pallas Athéna  
Qui s'empressèrent de requérir l'arbitrage de Zeus  
À décider laquelle des trois mériterait de posséder la pomme  
Pour le titre tant convoité  
De plus belle déesse de l'Olympe.

Mais Zeus dans sa sagesse  
Refusa d'arbitrer ce dilemme.  
Il leur conseilla plutôt de consulter le prince Pâris  
Un mortel qui s'avérait être un excellent juge  
En matière de beauté et de femmes.

Pâris habitait le Mont Ida  
Non loin de la ville de Troie  
Il gardait les troupeaux de son père le roi Priam  
Qui avait jugé prudent de l'éloigner de la ville  
Ayant été averti par l'oracle que son fils  
Causerait un jour la ruine du pays.  
Pâris partageait à ce moment  
Sa couche avec une ravissante nymphe  
Du nom d'Oenone.

À la vue des trois déesses Pâris fut ébloui  
Et séduit par leurs formes merveilleuses  
Elles se présentaient à lui  
En le priant de choisir laquelle des trois  
Mériterait de posséder la pomme d'or

*"Ô charmantes visiteuses  
Qui me faites honneur de venir ainsi dans mes terres,  
Sachez qu'Oenone doit aujourd'hui même visiter ses sœurs à Troie,  
Libérant ainsi ma couche pour recevoir la plus ravissante des maîtresses!  
Que vous êtes belles, telles qu'il m'est difficile de retenir  
Celle que je mettrais ce soir dans ma couche!  
Quel plaisir j'aurais à vous dénuder et à découvrir vos charmes!  
Mais lequel de ces charmes saurait le plus me plaire  
La plus délicate ou celle qui est grande et svelte ou bien l'autre toute en volume  
Celle de vous qui se pare de chair blanche, ou jaune ou brune  
Ou qui parade des seins minuscules, de rondes poires ou d'imposantes mamelles  
Ou un secret hymen à franchir, une porte entrouverte derrière une dense forêt  
Ou une vulve accueillante arrosée de parfums odorants  
Je ne saurais dire laquelle?"*

*Mais je choisirais bien l'une et l'autre de vous trois  
Une à la fois ou les trois en même temps  
Qui partagerait ainsi ma couche un moment ou pour toujours."*

Mais les déesses impassibles ne firent rien  
Qui puisse libérer Pâris de la confusion de son esprit  
Au lieu d'acquiescer et de le laisser les contempler et juger  
Parmi les trois laquelle était la plus belle

Elles le soudoyèrent de cadeaux  
En lui demandant de retenir laquelle des trois  
Lui ferait le plus grand plaisir  
Et la déesse ayant offert ce cadeau  
Se verrait ainsi remettre la pomme d'or  
Des mains de Pâris.

Pâris acquiesça espérant malgré tout  
En tirer quelque façon de satisfaire ses lubriques impulsions  
Héra lui promit la souveraineté sur l'Europe  
Ainsi que sur l'Asie;  
Athéna, lui prédit  
Qu'il mènerait les Troyens à la victoire contre les Grecs  
Et la Grèce à la ruine;  
Aphrodite lui dit quant à elle  
Que la plus belle femme du monde un jour  
Lui appartiendrait.

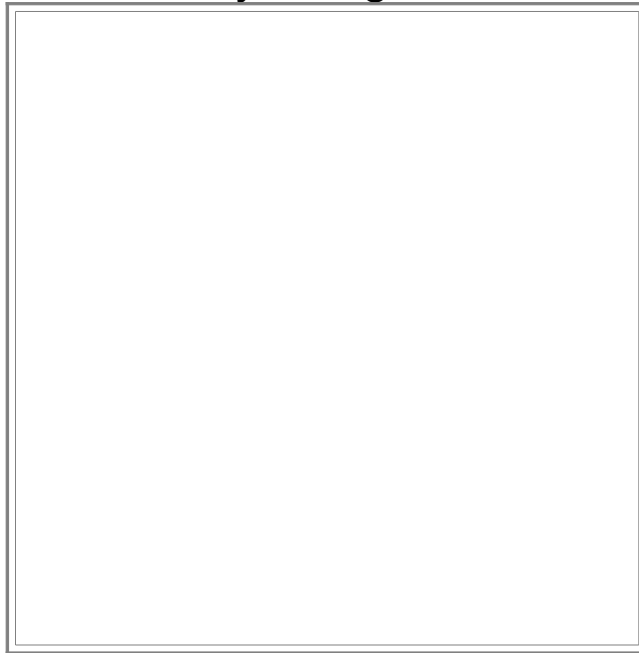
Pâris qui n'était ni brave ni fort  
Retint ce qui lui semblait être  
La moins périlleuse et la plus gratifiante  
Des propositions,  
Il choisit la dernière offre,  
Et il donna la pomme d'or à Aphrodite.  
Et ce fut là, le jugement de Pâris.

On raconte qu'il enleva plus tard Hélène  
Fille de Zeus et de Lédè  
Soeur de Castor et Pollux  
Elle était la plus belle femme du monde  
Et était convoitée par tous les princes de Grèce  
Ce fut là, la cause réelle  
De la Guerre de Troie  
Qui y perdit la souveraineté sur l'Europe et l'Asie  
Causa la défaite des Troyens contre les Grecs  
Et poussa la Cité de Troie à la ruine.

C'était le temps, le beau temps, l'ancien temps  
Ou le sort d'une femme  
Pouvait décider de la Guerre  
Ou de la Paix.

---

## Mythologies



12-Daphné, le premier amour d'Apollon

---

Daphné, fille du dieu-fleuve Pénée, fut le premier amour d'Apollon;  
cet amour ne fut pas l'objet du hasard,  
mais de l'implacable colère de Cupidon.

Il alla se poser sur la cime sombre du Parnasse;  
puis, il tira deux traits de son carquois  
destinés à deux besognes tout opposées:  
l'un met en fuite, l'autre fait naître l'amour.

Du premier, le dieu atteignit la nymphe fille du Pénée;  
mais du second, il blessa Apollon, traversant ses os jusqu'à la moelle.

Aussitôt, l'un aime; l'autre fuit le nom d'amante;  
rivale de la vierge Phoebé,  
elle ne se plaît qu'aux retraites obscures des forêts,  
et à la capture des bêtes féroces.

Une bandelette retenait sa chevelure disposée sans artifices.  
Nombreux étaient ceux qui la poursuivaient,  
mais elle, repoussant leurs avances, rebelle à l'époux qu'elle ignore,  
elle parcourt les forêts impénétrables,  
et ne se soucie pas de ce que sont, l'hymen, l'amour, le mariage.

Souvent son père lui a dit:  
*"Tu dois, ma fille me donner un gendre."*

D'autres fois il lui a dit:  
*"Tu dois me donner, mon enfant, des petits-fils."*

Mais elle repousse avec horreur, ces pensées criminelles,  
la pensée des baisés nuptiales;  
son beau visage se couvre alors d'une pudique rougeur,  
et se suspendant, de ses bras caressants, au cou de son père, elle lui dit:  
*"Accorde-moi, père chéri,  
la joie d'une éternelle virginité.  
Son père l'a bien accordée jadis à Diane."*

*"Ton charme, Daphné, t'interdit ce que tu souhaites,  
et ta beauté s'oppose à tes vœux.  
Mais puisque tu le veux ainsi, je me rends à ta prière."*

Un jour Apollon aperçut Daphné, il l'aima et il désira,  
malgré l'avis contraire des oracles, s'unir à elle.

Elle chassait; sa robe courte lui venait aux genoux,  
ses bras étaient nus et ses cheveux en désordre.  
Sa beauté, malgré cela, restait enchanteresse et Apollon pensa:  
*"Que serait-ce, si elle était convenablement vêtue  
et si ses cheveux étaient coiffés!"*

Il voyait ces yeux brillants, semblables à des astres;  
cette bouche exquise, dont la vue ne suffisait plus à son désir;  
il louangeait les doigts, les mains, les poignets, les bras plus qu'à moitié nus;  
et, ce qui lui était caché, il l'imaginait encore plus beau  
la rondeur des chairs, la grâce d'un sein juvénile.  
La nymphe fuyait, plus rapide qu'un souffle léger,  
elle ne s'arrêtait pas aux accents du dieu qui la rappelait:

*"O nymphe, fille du Pénéée, je t'en supplie, arrête-toi!  
je ne te poursuis pas en ennemi, ô nymphe!  
Tu fuis comme la brebis fuit le loup, comme la biche fuit le lion,  
comme les colombes fuient l'aigle d'une aile tremblante,  
chacune devant son ennemi comme une fée devant Satyre. "*

*"C'est l'amour qui me lance à ta poursuite, malheureux que je suis!  
Ne tombe pas à terre, que les ronces ne laissent pas leur marque  
sur ces jambes que doit épargner toute blessure,  
que je ne sois pour toi la cause d'aucune douleur.  
Rudes aux pieds sont les lieux par où tu précipites tes pas.  
Modère, je t'en supplie, ta course, arrête ta fuite,  
je modérerai ma poursuite moi-même."*

*Celui qui t'aime, cherche cependant à le connaître. "*

*"Je ne suis pas un rustre ni un berger;  
Tu ne sais pas, imprudente, tu ne sais pas qui tu fuis,  
est-ce pour cela que tu fuis?  
C'est moi le maître de la terre delphique, de Claros et Ténédos  
du royal palais de Patara.  
Je suis le Seigneur de Delphes, Jupiter est mon père et je t'aime."*

*"Grâce à moi l'avenir est dévoilé;  
grâce à moi, les cordes de la lyre chantent les vers.  
La flèche que je lance, atteint toujours son but,  
celle qui est venue blesser ton coeur inoccupé.  
mais il est une flèche, une seule, impatiente  
et qui n'aspire qu'à ensemençer ton ventre.  
Hélas! mon malheur est que la médecine ne peut guérir l'amour,  
et elle n'est d'aucun profit pour son maître,  
cette science dont tous et chacun tirent pourtant profit."*

Il allait en dire davantage, mais la fille du Pénéée,  
apeurée, se déroba et le laissa là, lui et son discours inachevé;  
elle offrait alors encore le spectacle d'une grâce indécente.

Elle avait jadis, entendu le témoignage rendu par les Néréides  
à Prométhée alors qu'elles le visitaient sur son pic rocheux du Caucase:

*"Puissiez-vous ne jamais oh, jamais me voir  
partageant la couche d'un dieu.  
Que jamais ne m'appartienne  
L'amour que connaissent les dieux.  
La lutte contre un amant divin n'est pas une lutte,  
C'est le désespoir."*

Les vents dévoilaient son corps,  
leur souffle qu'elle affrontait soulevait ses vêtements  
elle offrait ses chairs nues à l'assaut du regard,  
et la brise légère repoussait en arrière ses cheveux;  
La fuite l'embellissait encore plus.

Mais le jeune dieu ne put se résigner plus longtemps  
à se dépenser vainement en tendres propos,  
et, mû par l'amour même, d'un pas précipité il suivit ses traces.

A bout de forces, elle a pâli et, succombant à la fatigue de cette fuite rapide,  
tournant les yeux vers les eaux du Pénéée, elle s'écria ainsi:  
*"Secours-moi, mon père, si vous, fleuves, avez un pouvoir divin,  
et fais-moi perdre, en la transformant, cette apparence  
qui m'a valu de trop séduire les dieux autant que les mortels!"*

A peine sa prière achevée,  
voici qu'une pesante torpeur envahit ses membres;  
sa tendre poitrine est enveloppée d'une mince écorce,  
ses cheveux s'allongent en feuillage, ses bras en rameaux,  
son pied, tout à l'heure si rapide, est retenu au sol par d'inertes racines;  
son visage, à la cime, disparaît dans la frondaison.  
Seul subsiste en elle l'éclat de son charme.

Telle, Apollon l'aime encore, et on l'entend gémir ainsi  
pendant qu'elle se métamorphose sous ses yeux:  
*"O la plus belle des jeunes filles, tu es perdue pour moi!  
Mais tu seras mon arbre et tes feuilles garniront à jamais  
le front des vainqueurs, des troubadours et des poètes."*

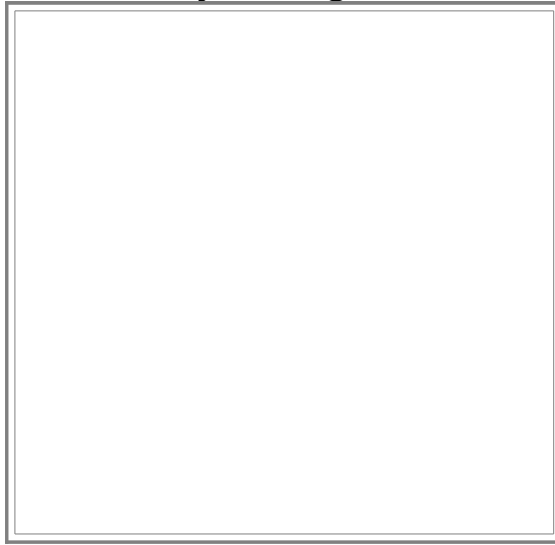
Et en posant sa main sur un nœud là où était son tendre sein,  
il sentit, sous l'écorce, battre son cœur.  
Et l'entourant de ses bras, comme font les branches,  
il couvrit de baisers l'écorce à l'endroit du tronc  
où apparaissait une longue blessure en forme de triangle  
et la sève qui s'en échappait remplit sa bouche  
et figea à jamais le corps tremblant d'Apollon  
au tronc de Daphné, la nymphe endormie.

Marco Polo ou le voyage imaginaire (Mythologies octobre 1999) © 1999 Jean-Pierre Lapointe  
Ovide et les métamorphoses ainsi que les œuvres des grands-maîtres, musique Yokubota.

---

---

## Mythologies



13-Les rêves incestueux de Byblis.

---

Byblis est étendue nue sur sa couche,  
Elle est tourmentée et agitée  
Et fait trembler son corps  
En glissant ses doigts sur ses seins  
Sur son ventre et le long de son plexus solaire;  
Puis elle caresse les lèvres de sa vulve  
Et se pénètre longuement  
En gémissant de douleur  
Plus que de plaisir.

Byblis semble tourmentée  
De cauchemars  
Ou de jolis rêves qu'elle entretient ainsi  
Pour tromper ses désirs charnels;  
Elle se donne du plaisir la nuit  
Alors qu'elle souffre le martyre éveillée.

Byblis rêve  
Que c'est lui qui la pénètre ainsi,  
Que ce sont ses doigts qui fouillent  
Au plus profond de sa vulve,  
Que c'est Caunus qui la viole ainsi,  
Le beau Caunus qui est son frère  
Et qu'elle aime plus qu'un frère  
D'un amour qui ne se peut entre frère et sœur.



Byblis et Caunus sont jumeaux  
Nés de Cyanée la fille de Méandre;  
Ils se ressemblent  
Et sont d'une merveilleuse beauté;  
Byblis est entraînée par un violent désir  
Pour son frère Caunus,  
Qui est plus beau que son aïeul Apollon,  
Elle l'aime non pas comme une sœur son frère  
Ni de la façon où elle le devrait.

Elle se pare de bijoux pour le voir  
En s'inquiétant de paraître toujours belle  
Et si quelque femme plus belle qu'elle  
Se trouve là avec son frère  
Elle en est jalouse,  
Comme une épouse envers son époux  
Ou une maîtresse trompée.

Elle aime son frère Caunus  
D'un amour qui ne se peut entre sœur et frère.

Au début, Byblis est ignorante du sentiment  
Qu'elle entretient pour ce frère,  
Elle ne pense pas commettre une faute  
Parce qu'elle unit trop souvent  
Ses lèvres aux siennes  
Et qu'elle entoure de ses bras  
Le cou de son frère;  
Elle est ainsi abusée par les apparences trompeuses  
D'une affection qui lui semble légitime,  
Mais peu à peu cet amour dévie  
Et dans son cœur,  
C'est un bouillonnement de passion charnelle  
Qui s'éveille.

Elle déteste se faire dire, sœur  
Et préfère qu'il l'appelle Byblis  
Elle ne l'appelle plus mon frère  
Et dit plutôt mon maître,  
Elle évite tout ce qui peut laisser croire  
Qu'il est son frère et qu'elle est sa soeur.

Éveillée, elle n'ose pas encore  
Laisser son esprit caresser  
Des espoirs impudiques,  
Elle est discrète et évite de laisser paraître  
Ce qui afflige son cœur.

Souvent dans son sommeil  
Elle voit ce qu'elle aime  
Alors qu'elle s'unit à son frère,  
Mais au réveil  
Elle en rougit de honte;  
Elle revoit l'image de celui  
Qui a visité son sommeil  
Et s'étonne d'y voir l'image de son frère.

Et malheureuse elle se dit:  
*"Que veut dire cette vision  
Dans le silence de la nuit  
Et combien je voudrais l'aimer  
S'il n'était pas mon frère?  
Mais je suis sa sœur  
Et je ne veux éveillée,  
Commettre rien de tel."*

*"Mais j'ai tel plaisir à me souvenir  
De la volupté de mes nuits  
De la jouissance sur ma couche  
Et des frissons au plus profond de mes chairs,  
Que je prie que ces rêves trop brefs  
Me visitent à nouveau toutes les nuits."*

*"Que je voudrais Caunus  
Changer de nom pour pouvoir m'unir à toi;  
Les dieux sont plus favorisés  
Eux qui ont possédé leurs sœurs!"*

*"Que ne voudrais-je périr  
Plutôt que de commettre cette faute,  
Pour que morte, Caunus mon frère  
Prodigue à mon cadavre ses baisers!"*

*"Et si c'était lui qui, le premier,  
S'était épris d'amour pour moi,  
Peut-être pourrais-je sans pécher  
Céder à ses ardeurs?"*

*"Que je voudrais lui déclarer mon amour  
Mais la honte m'empêche de parler!  
Peut-être que secrètement une lettre,  
Lui ferait mieux l'aveu de mes feux cachés?"*

Byblis est séduite par cette idée,  
Elle écrit donc une lettre à son frère  
Qu'elle fait déposer par sa servante à son chevet,  
Et qui se lit ainsi:

*"Qu'elle honte j'ai de me nommer!  
J'ai tout fait pour me guérir  
De ma folle ardeur  
Mais je suis vaincue et forcée de l'avouer  
Et de toi seul peut venir  
Le salut ou la perte de celle qui t'aime."*

*"C'est une femme qui te parle ainsi  
Et non une sœur si proche de toi  
Qu'elle souhaite l'être davantage  
Et de s'unir à toi tel un époux.  
Les étreintes, les baisers, les tendresses  
que nous échangeons sous le couvert d'affection fraternelle  
Dissimulent un amour plus profond  
Et ce qui manque à notre union."*

*"Prends en pitié celle qui t'aime  
Et dont la passion rendue au paroxysme  
La contraint à te déclarer cet amour téméraire;  
Je ne mérite pas, Caunus, par ton refus,  
Que tu sois l'auteur de ma mort."*

La colère de Caunus est immense  
En lisant la lettre de sa soeur,  
Il s'en prend à la messagère  
Et sur le champs il la viole.  
Rempli de honte, il ignore les sentiments de Byblis.  
Caunus décide de fuir sa patrie  
Plutôt que de tuer sa sœur  
Il croit tuer ainsi le désir chez elle,  
Il s'en va sur une terre étrangère  
Jeter les fondations de relations moins sacrilèges.

L'on a dit que la fille de Miletus  
Fut plongée dans le désespoir  
Et qu'elle perdit la raison;  
Prise de fureur  
Elle déchira sa robe et découvrit sa poitrine  
Et elle meurtrit de coups son corps,  
Puis elle abandonna sa patrie  
Pour suivre les traces de son frère fugitif,  
Elle n'a pas été revue depuis dans le pays de son père.

Byblis est étendue nue sur sa couche  
Elle est tourmentée et agitée,  
Et il ne cesse de faire trembler son corps  
En glissant ses doigts sur ses seins  
sur son ventre et le long de son plexus solaire  
Puis il embrasse les lèvres de sa vulve  
Et il la pénètre longuement  
En la faisant gémir de plaisir  
Plus que d'amour.

Ils se sont rencontrés la veille  
Dans un bouge du pays des Cariens,  
Et ils ont copulé toute la nuit,  
Puis ils se sont reposés après l'effort  
Et elle lui a demandé son nom:  
*"Je m'appelle Caunus et toi?"*  
Et Byblis lui dit:  
*"Tiens, j'avais un frère,  
Mais ma mémoire n'est pas très fidèle  
Je crois qu'il s'appelait Caunus également  
Moi mon nom est Byblis."*

En entendant ces mots,  
Caunus quitte précipitamment Byblis  
Sans jamais lui donner de raison,  
Et on ne l'a jamais revu depuis.

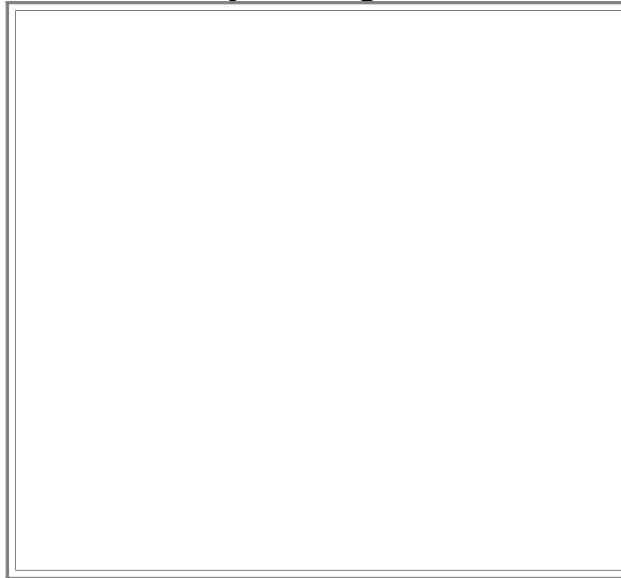
N'est-il jamais venu à l'esprit de Byblis  
Cette nuit-là, qu'elle a partagé sa couche  
Avec ce frère tant aimé?

Byblis n'a de cesse d'accueillir les offrandes  
Des mâles aventureux qui errent indolents  
Par les contrées de Limyré, de Lycie ou de Cragos  
Elle ferme alors les yeux et imagine  
Qu'elle se gave du sperme envoûtant de Caunus.

*"Ainsi jeunes filles, je vous le dit,  
Rêvez, fermez les yeux, savourez et aimez  
Mais retenez de l'histoire de Byblis  
De ne vous en tenir  
Qu'aux amours permises."*

---

## Mythologies



14-La nymphe Pomone et le pieu de Vertumne le Dieu pieux.

---

Pomone vivait sous le règne de Proca  
Souverain du pays Palantin  
Parmi les hamandryades du Latini.  
Nulle ne fut plus habile  
Dans l'art du libertinage.  
Nulle autre n'eut plus de goût  
Pour la semence du mâle.  
Son nom d'ailleurs, origine bien de là.

Elle n'aimait ni la forêt vierge,  
Ni les fleuves immobiles,  
Ni la plaine désertique  
Mais que les fruits murs chargés de sève  
Qui se balancent d'entre les branches des arbres.

De ses mains, elle ne chassait ni la faim, ni la soif,  
Mais l'agitation qui de la branche,  
Laisse s'écouler la sève.  
Elle ne souffrait que de la soif,  
Elle se désaltérait à toute branche  
Qu'elle manipulait de ses mains agiles  
En s'arrosant de la sève qui s'en libère.

Toute entière à sa seule passion  
A ses occupations favorites

Elle n'avait nul désir en d'autre amour  
Que celui qui apaise sa soif,  
Elle n'avait de goût que pour boire.  
Craignant le viol plus que tout,  
Elle refermait la porte de son verger  
En interdisant l'accès à sa fleur  
Dont elle gardait jalousement les pétales fermées.

Que ne furent ses victimes, des Satyres,  
Jeune troupe faite pour la chose,  
Et les Pans aux appareils en forme de pinacles  
Et Sylvain, trop jeune pour pouvoir la déflorer  
Et ce Dieu, avec sa fourche et son membre viril  
Qui effrayait toute ces dames  
À vouloir qu'on la lui branle.

Mais Vertumne, c'est le nom du Dieu,  
Se surpassait plus que tout autre  
dans l'espoir d'en être l'hôte.

Oh! que de fois  
Dévêtu comme un satyre  
Il lui offrit son épi dans un étui  
Sous l'apparence d'un ramoneur!  
Souvent à le voir, une tresse de foin  
Nouée autour de sa graine  
On aurait dit qu'il avait  
Gonflé de sève son appendice.

Souvent il branlait d'une main ferme son aiguillon  
Si bien qu'on aurait juré  
Qu'il manipulait celui d'un bœuf.  
Avec sa serpe, c'était un laboureur  
Et l'un de ces mâles prétentieux  
Qui croit faire germer la fleur.

Une écuelle en son fourreau  
Il allait, pouvait-on penser  
À la cueillette de fruits murs.  
Son épée faisait de lui un soldat,  
Son roseau, un pêcheur à la ligne.  
Enfin, à la faveur de mille déguisements,  
Il trouvait souvent le moyen  
D'approcher celle dont il voulait  
Se donner l'émoi d'un jour  
En usant de la ferveur de ses doigts sagaces.  
Il alla même jusqu'à se donner  
L'apparence d'une jeune et tendre dame,

Qui entra dans le jardin si bien pourvu,  
Admirant cette fleur elle s'exclama:  
"Quelle abondance!"

Elle prodigua à Pomone  
Des éloges et des caresses de femelles  
Tels que n'en eut jamais donné  
Aucun autre prétendant mâle.

Puis elle se coucha par terre  
Toute recourbée vers l'objet de sa transe  
Les yeux fixés sur cette fleur épanouie  
Cachant avec peine l'endroit  
D'où s'agitait son dard.

*"Mais s'il se dressait, se dit la maîtresse,  
Trop solitaire, privé du fruit de la fleur  
Et qu'il s'épanche sans pénétrer la fleur  
Et que la sève, sans qu'il n'y ait eu d'hyménée  
S'écoule et s'imbibe à la terre?"*

*"Oh toi, qui me semble insensible à mon sexe,  
Tu fuis l'étreinte de l'épouse, et tu n'as cure  
De t'unir à qui te ressemble.  
Tu ne serais plus sollicitée, si tu le voulais,  
Par les soupirants d'Hélène  
Et par Ulysse lui-même.*

*Maintenant qu'en cet instant  
Alors que tu fuis l'humain  
Et délaisse les membricules  
De mille prétendants ci-devant nus jusqu'au cul,  
En grande érection devant ton puits,  
Pieux de demi-dieux et de dieux pieux,  
Sans compter les flèches empoisonnées  
Des divinités qui habitent les monts Albains.*

*Mais si tu es docile  
Si tu consens à une heureuse copulation  
À écouter la concubine que tu vois,  
Et consens à goûter au fiel de Vertumne  
Qui a le goût du miel  
Plus que celui des autres mâles,  
Repousse leur poison vulgaire  
Et choisis l'aliment de Vertumne  
Pour compagnon de tes repas,  
Embouche son royal abreuvoir  
Pour assouvir enfin ta soif.*

*Accepte aussi en sa faveur ma garantie  
Car il ne se connaît pas mieux lui-même  
Que je ne le connais.*

*Il n'erre pas de par le monde entier  
En cherchant l'aventure pernicieuse  
Mais il habite en un lieu délictueux.  
Il ne s'éprend pas,  
Comme font bon nombre de tes prétendants,  
De la dernière femme qu'il épuise,  
Tu seras son premier et son dernier repas.*

*C'est à toi seule  
Qu'il veut prodiguer son venin.  
Ajoute qu'il est jeune, qu'il a un bien bel organe,  
Et qu'il peut le transformer  
Et quoi que tu lui ordonnes d'être  
Il le sera, et de faire, il le fera,  
Et comment le faire, il s'exécutera,  
Et tu peux ordonner ce que tu voudras.*

*Que dire de nos goûts communs  
Et de ta tendre chatte, objet de tous nos rêves.  
Le premier il en jouira  
Joyeux de se laisser assouvir  
D'entre tes doigts se laisser ébranler  
Ou l'enfourer dans l'ancre de ta bouche  
Et d'entre tes dents le laisser se meurtrir  
Et de l'en laisser mourir de tarissement."*

*Quand le Dieu eut, sans effet  
Récité sa réplique  
Il reprit sa forme masculine et  
Laisant là son aspect de mortel  
Il approcha de Pomone,  
Son membre en pleine érection.  
Son appareil brillait comme fait,  
Le disque solaire en fusion  
Que rien ne fit plus obstacle  
À l'éclosion du plasma.*



Il n'alla pas employer la violence,  
Cela ne fut pas nécessaire,  
La nymphe se laissa séduire  
Par le seul aspect du pieu du Dieu pieux.  
Elle se sentit à son tour déflorée  
Par la ferveur de son goupillon.  
Elle s'ouvrit à lui, toute disposée,  
Écartant de ses doigts, ses pétales  
  
Comme l'aurait fait une fleur.

Marco Polo ou le voyage imaginaire (Mythologies octobre 1999) © 2005 Jean-Pierre Lapointe  
Ovide et les métamorphoses ainsi que les œuvres des grands-maîtres, musique Yokubota.

---